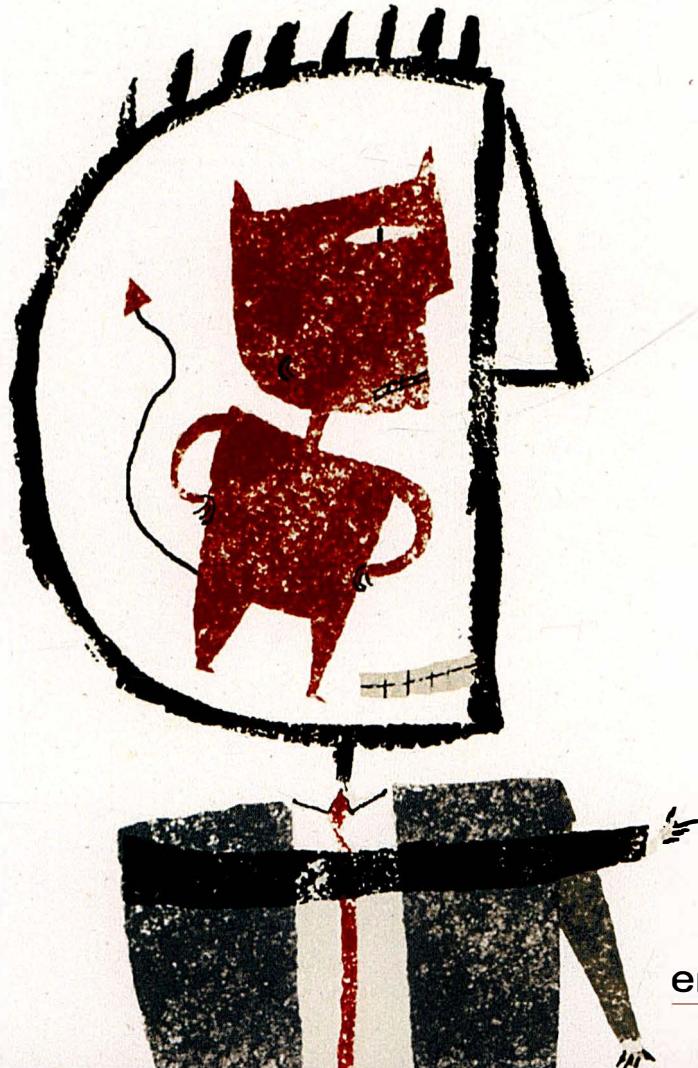


# C.S. Lewis

## Tactique du diable

*Lettres d'un vétéran de la tentation à un novice*

Préface d'Irène Fernandez



empreinte  
temps présent.

# Tactique du diable

C. S. Lewis

# Tactique du diable

*Lettres d'un vétéran de la tentation à un novice*

Préface d'Irène Fernandez

9

**empreinte**  
— temps présent.

Publié par Empreinte temps présent avec l'autorisation de CS Lewis Company Ltd. Édition originale parue en anglais sous le titre *Screwtape Letters* © Lewis Pte Ltd. 1942. La 1<sup>e</sup> édition a été publiée par Geoffrey Bles en 1942. Édition de 1957 par Collins.

Traduction : Étienne Huser

Illustration de couverture : James Yang/Getty Images

Couverture/mise en page : Antonio Arroyo

Imprimé en République Tchèque – Finidr

[www.editions-empreinte.com](http://www.editions-empreinte.com)

© Empreinte temps présent

« Le meilleur moyen de chasser le diable,  
s'il se refuse à capituler devant les Écritures,  
c'est de rire et se moquer de lui,  
car il ne supporte pas le mépris. »

*Martin Luther*

« Le diable..., ce fier esprit,  
...ne peut pas souffrir qu'on le raille. »

*Thomas More*

## Préface

## *Tactique du diable, The Screwtape Letters*

Les « lettres de Screwtape », qui exposent « la tactique du diable », sont supposées écrites par un vieux démon expérimenté à un jeune tentateur ; ce dernier, antithèse d'un ange gardien, est chargé de veiller à la perdition d'un jeune homme ; c'est un novice qui a grandement besoin de conseils. Ceux que lui prodigue Screwtape témoignent d'une lucidité infernale sur la condition humaine et d'un aveuglement irrémissible en ce qui concerne les vues de Dieu, « l'Ennemi », sur l'homme. L'ouvrage qui les contient parut en 1942 et eut un succès immédiat et jamais démenti depuis ; il ajouta encore à la popularité de son auteur, C. S. Lewis, qui venait de se faire connaître du grand public par ses causeries à la BBC sur « l'essence du christianisme » (*Mere Christianity*).

Lewis était un universitaire d'Oxford, et formait avec son ami Tolkien le noyau d'un groupe littéraire, les *Inklings*, composé de chrétiens convaincus, catholiques comme Tolkien ou anglicans comme Lewis. Ils étaient réunis par le goût de la littérature et des mythes et de leur rencontre dans ce qu'on appelle, d'un mot difficile à traduire, la *Fantasy*. Le succès mondial du *Seigneur des anneaux* et des *Chroniques de Narnia* a donné au genre ses lettres de noblesse, mais ce n'était nullement le cas dans les années 40 du siècle dernier. Il était donc original d'utiliser pour ces lettres un cadre qui en relève – une correspondance de démons ! – pour exposer des vérités d'ordre théologique et moral. La technique de défamiliarisation en jeu est plus radicale que celle qui consiste à regarder la société avec l'œil d'un huron ou d'un persan, mais elle est du même ordre. En inversant les valeurs, ou en prenant les choses à l'envers, elle permet de voir avec clarté ce qui est en cause.

Le sujet pourtant n'a rien de fantastique : le héros qui fait l'objet de tous les soins de Screwtape et de son « neveu » n'a rien d'extra-ordinaire, c'est un jeune homme qui mène une vie tout à fait courante, et dans laquelle tout le monde peut aisément se reconnaître. En dépit de quelques particularités dues à l'époque où se déroule cette vie, le début de la Seconde guerre mondiale, il n'y a rien de « daté » dans les problèmes qu'il rencontre. L'acuité de l'analyse psychologique est certaine, comme le lecteur pourra s'en convaincre. Mais « l'angle nouveau », comme dit Lewis, sous lequel est considéré la vie humaine dans ces lettres est même doublement nouveau, puisque c'est celui d'une psychologie de la tentation, jugée du point de vue du tentateur. Dans les écrits spirituels qui en traitent, il est généralement question des moyens d'y résister ; ici, « l'auteur » ne souhaite qu'une chose, c'est qu'on y succombe : Lewis raconte, dans une préface de son ouvrage écrite vingt ans plus tard, qu'un clerc se désabonna du périodique où ces lettres avaient d'abord paru sous le prétexte que les avis qui y étaient donnés étaient « positivement diaboliques » !

Étant donné que le sens du péché est sérieusement émoussé de nos jours, ce qui est un des succès de la « tactique du diable », nos contemporains seraient plutôt portés, semble-t-il, à considérer le mot « tentation » comme obsolète, et à y associer un point de vue moralisant qui ne leur parle guère. Mais ce n'est aucunement le point de vue de Screwtape. La qualification morale des actes humains ne l'intéresse que par l'effet de ceux-ci sur la destinée humaine : ainsi il vaut mieux selon lui entraîner le patient à de petits actes minables qu'à de grands péchés. Ces derniers peuvent réveiller celui qui les commet et lui faire prendre conscience de son état – c'est la porte ouverte au repentir et au renouveau de la grâce, un désastre du point de vue de l'enfer. Mieux vaut pousser les hommes à perdre leur vie en broutilles, à descendre en pente douce jusqu'à la perdition plutôt que de les inciter à des péchés spectaculaires. Comme Screwtape le répète plusieurs fois, l'enfer est réaliste : ce qui compte, c'est le résultat.

Et le résultat, c'est le type de personne qu'on devient graduellement. Ce qui compte dans nos actes, y compris dans les plus

quotidiens, ce sont les choix qu'ils expriment et la manière dont ces choix nous modèlent peu à peu, en nous construisant ou en nous détruisant. Si Lewis en était resté à cette idée d'édification de la personne, on aurait déjà là une sagesse à laquelle bien des lecteurs ont été sensibles. Mais il va plus loin, en voyant la destinée de chaque être humain se dérouler sur fond d'éternité. Ce n'est pas là, comme pour ses démons, un procédé littéraire, mais une vue de foi. Il y est revenu à maintes reprises, notamment dans *Le Grand Divorce*, car il s'agit de ce qui est l'enjeu réel de la vie, qui ne se borne pas à la vie terrestre, mais débouche sur la vie éternelle. En fait cette vie est déjà commencée ici-bas, mais commencée seulement.

Dans cette vie, c'est finalement le rapport à Dieu qui compte. Et là, Lewis va plus profond encore, car ces lettres obligent à nous interroger sur ce rapport. En particulier, elles nous invitent à réfléchir sur cet amour que les chrétiens ont sans cesse à la bouche sans toujours être bien conscients de l'énormité de leur dire. Que Dieu soit amour, qu'il soit don, et qu'il nous donne de participer à sa vie, est une réalité tellement immense que nous n'avons pas toujours la force de la porter et que les discours pieux la banalisent trop souvent. Or avec Screwtape on s'aperçoit que l'amour ne va pas de soi. Pour lui, c'est une prétention de « l'Ennemi », qui ne peut être vraie puisqu'elle est impossible. Les égos sont nécessairement en conflit : chacun pour soi, y compris Dieu, et tout le reste est chimère. La définition de l'enfer comme incompréhension radicale de l'amour est une des idées majeures de *Tactique du diable*, un livre qui n'a pas fini de nous donner à penser.

*Irène Fernandez\**

\* Ancienne élève de L'École normale supérieure, Irène Fernandez est agrégée de philosophie et docteur ès lettres. Elle a publié notamment *Et si on parlait du seigneur des anneaux*, Presses de la Renaissance, 2002 ; *Mythe, Raison ardente. Imagination et réalité selon C. S. Lewis*, Ad Solem, 2005.



# I

*Mon cher Wormwood,*

Je prends note de ce que tu me dis de l'influence que tu exerces sur les lectures de ton protégé et du soin que tu prends à le mettre aussi souvent que possible en contact avec son ami matérialiste. Mais n'es-tu pas un peu naïf ? On dirait que tu t'imagines l'arracher par le raisonnement aux griffes de l'Ennemi. Ceci aurait été possible s'il avait vécu quelques siècles plus tôt. À cette époque-là, les humains savaient encore reconnaître quand une chose était prouvée et quand elle ne l'était pas. Et lorsqu'elle était prouvée, ils y croyaient vraiment. Ils faisaient encore le lien entre la pensée et l'acte, ils étaient prêts à changer leur manière de vivre quand la logique le leur conseillait. Mais, par le moyen de la presse et des autres medias, nous avons réussi en grande partie à modifier cela. Ton homme a été habitué, depuis son enfance, à abriter une douzaine de philosophies contradictoires dans son cerveau. En jugeant d'une doctrine, l'essentiel pour lui n'est pas de savoir si elle est « vraie » ou « fausse », mais si elle est « abstraite » ou « pratique », « démodée » ou « moderne », « souple » ou « rigide ». Les slogans, et non le raisonnement, seront tes meilleurs alliés pour l'éloigner de l'Église. Ne perds pas ton temps à essayer de le convaincre que le matérialisme est vrai ! Fais-lui croire qu'il est fort, vigoureux, courageux – que c'est la philosophie de l'avenir. Car c'est à ce genre de chose qu'il est sensible.

L'inconvénient à faire appel au raisonnement c'est que l'Ennemi a l'avantage du terrain. Il sait fort bien argumenter. Tandis que dans le genre de propagande pragmatique que je préconise, il s'est montré depuis des siècles bien inférieur à notre Père d'en bas. Par le simple fait d'argumenter, tu éveilles l'esprit de ton protégé. Et une fois qu'il est éveillé, qui peut en prévoir les répercussions ?

Même si tu arrives à tordre le fil de ses pensées et que cela tourne à notre avantage, tu constateras que tu as favorisé chez lui l'habitude néfaste de réfléchir aux grands problèmes de la vie et détourné son attention de ce qui tombe sous le sens. Or c'est là-dessus que tu feras bien de fixer son attention. Et apprends-lui à appeler cela la « vraie vie » sans lui laisser la possibilité de s'interroger sur ce qu'il entend par « vrai ».

Rappelle-toi qu'il n'est pas un pur esprit comme toi. N'ayant jamais été homme (oh ! qu'il est odieux l'avantage de l'Ennemi !) tu ne peux te figurer à quel point les hommes sont esclaves du train-train des événements ordinaires. Un de mes protégés, athée authentique, lisait un jour au British Museum, lorsque je vis ses pensées partir dans la mauvaise direction. En un tour de main l'Ennemi était à ses côtés. Déjà, je voyais compromis vingt ans de dur labeur. Si j'avais perdu la tête et essayé d'argumenter, j'aurais été battu d'avance. Mais je ne suis pas si sot. Sans perdre une seconde, j'ai frappé là où je savais que je le tenais le mieux : je lui ai rappelé qu'il devait être l'heure du déjeuner. Apparemment, l'Ennemi a riposté (tu sais qu'on ne peut jamais surprendre tout ce qu'il leur dit) en insinuant qu'il y avait là matière à réflexion bien plus importante que le déjeuner. En tout cas, cela devait être l'idée qu'il cherchait à faire passer, car lorsque je lui soufflai à l'oreille : « C'est juste. En fait, la question est bien trop importante pour s'y attaquer en fin de matinée », le visage de mon protégé s'éclaira visiblement. Et quand, peu après, j'ajoutai : « Mieux vaut y revenir après le déjeuner et aborder la question en étant frais et dispos », il était déjà à mi-chemin de la porte. Une fois dans la rue, la partie était gagnée. Je lui montrai un jeune vendeur de journaux qui criait l'édition de midi et un autobus 73 qui passait justement et, avant qu'il ait atteint le bas de l'escalier, je l'avais gagné pour de bon à l'idée que, quelles que soient les pensées bizarres qui traversent l'esprit d'un homme enfermé avec ses livres, une bonne dose de « vraie vie » (et par là il entendait l'autobus et le vendeur de journaux) était suffisante pour lui prouver que « ce genre de chose » ne pouvait tout simplement pas être vrai. Conscient de l'avoir échappé belle, il parlait volontiers, par la suite,

de « ce sens vague de l'actualité qui est notre ultime sauvegarde contre les aberrations de la logique pure ». Il est maintenant sain et sauf dans la maison de notre Père.

Vois-tu où je veux en venir ? Grâce à des procédés que nous avons mis en œuvre depuis des siècles, il est quasiment impossible aux hommes de croire à l'inconnu tant qu'ils ont le connu sous les yeux. Insiste auprès de ton protégé sur la banalité des choses. Surtout n'essaye pas de te servir de la science (de la vraie science, je veux dire) pour combattre le christianisme. Elle l'amènerait à réfléchir à des réalités qu'il ne peut ni voir ni toucher. Il est déplorable qu'il y ait eu ces dernières années plusieurs cas de ce genre parmi les physiciens les plus en vue. Si tu ne peux pas l'empêcher de se mêler de questions scientifiques, oriente-le vers l'économie et la sociologie. Mais, sous aucun prétexte, tu ne dois le laisser échapper à l'emprise de la « vraie vie ». Le mieux c'est encore de ne le laisser lire aucun ouvrage scientifique mais de lui donner l'impression qu'il sait tout et que tout ce qu'il peut glaner dans ses conversations ou ses lectures est « le résultat des recherches les plus récentes ». Souviens-toi que tu es là pour lui brouiller les idées. En écoutant certains blancs-becs parmi vous, on pourrait croire que notre mission est d'enseigner !

Ton oncle affectionné

*Screwtape*



## II

*Mon cher Wormwood,*

J'ai appris avec un vif déplaisir que ton protégé est devenu chrétien. Ne t'Imagine surtout pas que tu vas échapper aux sanctions d'usage ; j'ose espérer que dans tes bons moments tu ne le souhaites même pas. En attendant, il nous faut tirer le meilleur parti de cette situation. Il n'y a aucune raison de désespérer. Des centaines de convertis nous sont revenus après un bref séjour dans le camp de l'Ennemi. Toutes les habitudes physiques et mentales de ton protégé jouent encore en notre faveur.

Pour l'instant, l'église elle-même est l'un de nos alliés les plus sûrs. Mais comprends-moi bien. Je ne parle pas de l'Église que nous voyons s'étendre dans l'espace et dans le temps, qui est enracinée dans l'éternité et qui est aussi terrible qu'une armée en corps de bataille. Ce spectacle-là, je dois l'avouer, met mal à l'aise même nos tentateurs les plus hardis. Mais, fort heureusement, il est caché aux yeux des hommes. Tout ce que voit ton protégé, c'est l'édifice en faux gothique qui se dresse, à moitié achevé, dans le nouveau lotissement. Quand il y entre, il voit l'épicier du coin se précipiter au-devant de lui et, avec ses manières onctueuses, lui remettre un petit livre luisant d'usure et contenant une liturgie que ni l'un ni l'autre ne comprend, ainsi qu'un autre petit recueil défraîchi de textes corrompus d'une poésie religieuse souvent du plus mauvais goût imprimé en très petits caractères. Quand il prend place sur son banc et jette un coup d'œil sur son entourage, il aperçoit justement ceux de ses voisins qu'il a pris soin d'éviter jusqu'alors. Tu peux t'appuyer très utilement sur ces derniers. Fixe son attention tantôt sur des expressions comme « le corps de Christ », tantôt sur le visage des gens qui sont assis autour de lui. Peu importe le genre de personnes qui l'entourent. Il peut y avoir

parmi eux des partisans acharnés de l'Ennemi. Cela ne fait rien. Grâce à notre Père d'en bas, ton protégé est un sot. Il suffit que l'un de ses voisins chante faux, que ses chaussures craquent, qu'il ait un double menton ou des vêtements bizarres pour qu'il soit prêt à trouver ridicule la religion d'un tel homme. Au stade où il en est, l'idée qu'il se fait du chrétien est avant tout visuelle, bien qu'il la croie spirituelle. Dans son imagination il voit des toges, des sandales, des armures et des jambes nues, et le simple fait que les autres gens dans l'église portent des vêtements modernes est pour lui – bien qu'il n'en soit pas conscient – une réelle difficulté. Veille à ce qu'il n'en devienne jamais conscient. Ne lui permets surtout pas de se demander quel aspect doit avoir le chrétien. Pour l'instant, maintiens le flou dans son esprit et tu auras toute l'éternité pour t'amuser à lui apporter le genre d'éclaircissement que l'enfer peut fournir.

Exploite à fond chacune des déceptions et des contrariétés que ton protégé ne manquera pas d'éprouver durant ses premières semaines de vie d'église. L'Ennemi permet ce genre de déconvenue au seuil de chaque nouvel effort humain. On la retrouve chez le jeune garçon qui, après avoir été captivé en entendant raconter les « Histoires tirées de l'Odyssée », est obligé de se mettre à l'étude du grec ; chez les amoureux qui, une fois mariés, doivent apprendre à vivre ensemble. Elle marque, dans tous les domaines de la vie, le passage du rêve à la réalité. L'ennemi prend ce risque parce que, par un étrange caprice, il entend faire de cette affreuse vermine humaine des gens qui, comme il le prétend, l'aiment et le servent « librement » – des « fils », comme il les appelle dans sa manie incurable de dégrader le monde spirituel par ce genre d'union contre nature avec ces animaux à deux pattes. Voulant sauvegarder leur liberté, il se refuse à les amener, par humeur ou par habitude, au but qu'il leur a fixé. Il les laisse « se débrouiller tout seuls ». C'est pour nous une occasion à ne pas manquer. Mais, ne l'oublie jamais, c'est également une passe dangereuse. Car, s'ils réussissent à dépasser ce premier stade de sécheresse spirituelle, ils attacheront beaucoup moins d'importance à leurs sentiments, et il sera, de ce fait, bien plus difficile de les tenter.

Je t'ai écrit jusqu'à présent en présumant que les gens dans l'église ne donnaient prise à aucune critique justifiée. Si, au contraire, ton protégé apprend que la femme au chapeau bizarre est une fanatique du bridge et l'homme aux chaussures qui craquent un avare et un extorqueur, ta tâche se trouvera considérablement simplifiée. Tout ce qu'il te restera à faire, c'est d'empêcher qu'il ne fasse le raisonnement suivant : « Puisque moi, malgré ce que je suis, je peux me considérer comme un chrétien, je ne vois pas pourquoi les défauts des autres gens de l'église prouveraient que leur piété est hypocrite ou purement formaliste. » Tu te demandes, peut-être, s'il est possible d'empêcher l'esprit humain d'élaborer une idée aussi logique. Oui, Wormwood, certainement. Mancœuvre bien, et une telle pensée ne l'effleurera même pas. Il n'a pas été assez longtemps dans le camp de l'Ennemi pour avoir pu acquérir la véritable humilité. Ce qu'il dit, même à genoux, de son état de péché, il le répète comme un perroquet. Dans son for intérieur, il a la conviction qu'à la suite de sa conversion un important solde créditeur figure à son compte dans le Grand livre de l'Ennemi. Et il pense faire preuve de beaucoup d'humilité en condescendant à s'asseoir sur les mêmes bancs d'église que ces gens ordinaires et prétentieux. Maintiens-le dans cet état d'esprit aussi longtemps que tu le pourras.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



### III

*Mon cher Wormwood,*

Ce que tu me dis des rapports de cet homme avec sa mère me réjouit vivement. Mais il te faut poursuivre ton avantage. L'Ennemi travaille de l'intérieur vers l'extérieur et amène ainsi ton protégé progressivement à conformer sa conduite à sa nouvelle règle de vie. Son attitude envers la vieille dame peut donc changer d'un jour à l'autre. Reste en étroit contact avec Glubose, notre collègue qui s'occupe de la mère, et, ensemble, aidez à former dans cette maison de solides habitudes d'agacement réciproque ; ce seront les coups d'épingle quotidiens. Les méthodes suivantes ont fait leurs preuves :

1. Concentre son attention sur sa vie intérieure. Il pense que sa conversion est quelque chose qui s'est fait au-dedans de lui. Actuellement, il est donc surtout préoccupé de ses dispositions d'esprit ou plutôt de ce que tu lui permets d'en apercevoir. Encourage-le dans cette voie. Détourne son attention des devoirs les plus élémentaires pour la diriger vers des tâches plus élevées et plus « spirituelles ». Accentue chez lui ce trait si humain qui nous est si utile : l'horreur ou simplement la négligence d'obligations qui semblent pourtant évidentes. Amène-le au point où il pourra faire son examen de conscience pendant une bonne heure sans découvrir un seul des faits qui sautent aux yeux de quiconque a vécu sous le même toit ou travaillé dans le même bureau que lui.

2. Il est sans doute impossible de l'empêcher de prier pour sa mère, mais nous avons les moyens de rendre sa prière inoffensive. Assure-toi qu'elle soit toujours très « spirituelle », préoccupée de l'âme de cette dernière et jamais de ses rhumatismes. Tu en retireras

un double avantage. En premier lieu, son attention sera retenue par ce qu'il considère comme les péchés de sa mère. Il nommera ainsi, grâce au coup de pouce que tu auras donné, tout ce qui l'irrite ou le gêne dans le comportement de la vieille dame. De cette façon tu pourras l'exaspérer par les menues blessures de la journée, même pendant qu'il est à genoux – opération pas du tout difficile et fort divertissante. En second lieu, comme son opinion sur l'état spirituel de sa mère est plutôt sommaire et en partie erronée, il prierà en quelque sorte pour un être imaginaire. Et ce sera à toi de rendre ce personnage de jour en jour moins ressemblant avec sa vraie mère, la vieille dame mordante qu'il a en face de lui au petit déjeuner. Avec le temps tu auras élargi le clivage à tel point qu'aucune pensée, qu'aucun sentiment qui l'animent au moment où il prie pour sa mère imaginaire ne se traduiront dans son comportement à l'égard de sa vraie mère. Certains de mes protégés que j'avais bien en main passaient instantanément de la prière exaltée pour « l'âme » de leur femme ou de leur fils aux coups ou aux insultes dont ils gratifiaient leur vraie femme ou leur vrai fils, sans éprouver le moindre remords.

3. Quand deux êtres ont vécu ensemble pendant de nombreuses années, il arrive généralement que certaines intonations de la voix, certaines expressions du visage de l'un soient intolérablement irritantes pour l'autre. Exploite ce genre de chose. Aide ton protégé à prendre pleinement conscience de ce froncement de sourcils qu'il détestait déjà chez sa mère lorsqu'elle entrat dans sa chambre d'enfant et montre-lui à quel point cela l'agace. Donne-lui à entendre qu'elle sait fort bien à quel point cela l'irrite, lui, et qu'elle le fait exprès. Si tu connais bien ton métier, il ne se rendra pas compte de l'improbabilité d'une telle hypothèse. Et surtout, ne lui laisse jamais soupçonner qu'il pourrait lui-même avoir des habitudes ou des tics qui exaspèrent sa mère. Comme il ne se voit ni ne s'entend, c'est un jeu d'enfant.

4. Chez les gens cultivés, lors de querelles domestiques, la haine s'exprime généralement par des paroles qui, mises par écrit, paraî-

traiient anodines (les mots en soi ne sont pas blessants), mais qui par le ton de la voix ou le moment choisi pour les dire font l'effet d'une gifle en plein visage. Pour que ce jeu se poursuive, Glubose et toi, vous veillerez à ce que vos imbéciles aient, chacun, deux poids et deux mesures. Il faut que ton protégé insiste pour que chacune de ses paroles soit prise au pied de la lettre, alors qu'il interprétera chaque remarque de sa mère avec une sensibilité maladive d'après l'intonation de sa voix, le contexte et les intentions qu'il lui prête. Et il faut encourager sa mère à faire de même avec lui. Après chaque dispute, ils pourront ainsi se séparer convaincus, ou presque, de leur innocence respective. Tu connais ce genre de propos : « Je ne fais que lui demander à quelle heure le dîner sera servi et la voilà qui monte sur ses grands chevaux ! » Une fois l'habitude bien prise, tu auras devant toi un homme qui dira des choses avec l'intention évidente de blesser, mais qui fera grief à l'autre de mal prendre ce qu'il a dit.

Finalement, parle-moi un peu de l'attitude religieuse de la vieille dame. Serait-elle jalouse de la nouvelle orientation de la vie de son fils ? Serait-elle vexée qu'il ait appris, si tard et avec d'autres, ce qu'elle estime lui avoir donné l'occasion de connaître dans son enfance ? Trouve-t-elle qu'il en fait toute une affaire ? Ou qu'il s'en tire à trop bon compte ? Rappelle-toi le frère aîné dans la fameuse histoire qu'a racontée l'Ennemi.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*



## IV

*Mon cher Wormwood,*

Les propositions de dilettante que contient ta dernière lettre me montrent qu'il est grand temps de traiter à fond avec toi le sujet pénible de la prière. Tu aurais pu te dispenser de me faire la remarque que mon conseil relatif aux prières de ton protégé pour sa mère « s'était avéré singulièrement malencontreux ». Un neveu n'écrit pas ainsi à son oncle, ni un subordonné au sous-secrétaire d'un ministère. Ceci révèle chez toi une fâcheuse tendance à rejeter la responsabilité de tes bêtises sur le dos des autres. Il faudra que tu apprennes à porter toi-même la peine de tes erreurs.

La meilleure tactique sera, chaque fois que cela est possible, d'empêcher ton protégé de prendre sérieusement la résolution de prier. Quand il s'agit, comme dans ce cas, d'un adulte converti de fraîche date au parti de l'Ennemi, le meilleur moyen pour y arriver est de l'amener à se rappeler – ou de lui faire croire qu'il se rappelle – les prières qu'il répétait comme un perroquet du temps de son enfance. On pourra le persuader de réagir là contre, en visant à quelque chose d'entièrement spontané, d'intérieur, de familier, de non réglementé. Pour un débutant, cela voudra dire qu'en fait il s'efforcera d'éveiller une vague ferveur religieuse qui n'a rien à voir avec son intelligence ou sa volonté. Coleridge, un de leurs poètes, disait qu'il ne priait pas « en remuant les lèvres et en pliant les genoux », mais qu'il « disposait son esprit à aimer » et qu'il s'abandonnait au « sentiment de la supplication ». Voilà exactement le genre de prière que nous voulons ; et parce qu'elle ressemble superficiellement à la prière silencieuse que pratiquent ceux qui ont mûri au service de l'Ennemi, certains parmi les plus intelligents et les plus paresseux de nos protégés peuvent s'y laisser prendre assez longtemps. Du moins peut-on les convaincre que la position physique pendant

la prière est parfaitement indifférente. Car ils oublient toujours ce dont tu dois te souvenir constamment : ce sont des animaux et, de ce fait, tout ce que fait leur corps affecte leur âme. C'est amusant comme le commun des mortels s'imagine que nous sommes sans cesse affairés à leur mettre des idées dans la tête, alors que c'est en empêchant certaines pensées d'y pénétrer que nous faisons le mieux notre travail.

En cas d'échec, tu te rabattras sur une façon plus subtile de faire dévier ses bonnes intentions. Quand les hommes fixent toute leur attention sur la personne de l'Ennemi, nous sommes vaincus d'avance. Mais il y a moyen de les en empêcher. La façon la plus simple, c'est de détourner de lui leurs regards et de les orienter sur eux-mêmes. Encourage-les à observer ce qui se passe dans leur for intérieur et à essayer par un effort de volonté d'y faire naître certains sentiments. Quand ils se proposent de demander à l'Ennemi de mettre en eux de l'amour pour leur prochain, pousse-les, à leur insu, à arriver d'eux-mêmes à des sentiments plus charitables. Quand ils comptent prier pour du courage, aide-les à se remonter eux-mêmes le moral. Quand ils prétendent implorer le pardon de l'Ennemi, laisse-les s'efforcer de se sentir pardonnés. Apprends-leur à juger de la valeur d'une prière d'après le résultat obtenu : la satisfaction d'éprouver le sentiment désiré. Et ne les laisse pas soupçonner à quel point ce résultat est variable, suivant qu'ils sont malades ou bien portants, fatigués ou reposés, à ce moment précis.

Mais il ne faut pas croire que pendant ce temps l'Ennemi restera inactif. Chaque fois que quelqu'un prie, il y a le danger d'une intervention immédiate de sa part. Il affecte une indifférence cynique pour la dignité de sa position – et de la nôtre – en tant que pur esprit et, dès que ces animaux humains se mettent à genoux, il leur prodigue, de façon éhontée, la connaissance d'eux-mêmes. Mais même s'il devait faire échouer ta première duperie, nous disposons d'une arme plus subtile encore. Les humains ne débutent pas avec cette perception directe de l'Ennemi que nous, hélas, nous ne pouvons pas éviter. Ils n'ont jamais connu cette clarté éblouissante, cet éclat brûlant et pénétrant qui constitue l'arrière-plan douloureux de notre existence. Si tu sondes l'esprit de ton

protégé tandis qu'il prie, ce n'est pas cela que tu y trouveras. Si tu examines de plus près l'objet de son culte, tu découvriras qu'il comporte tout un ensemble d'éléments, dont certains sont franchement ridicules. Des images de l'Ennemi, tirées des scènes de l'épisode déshonorant qu'on appelle l'incarnation, voisinent avec d'autres images plus vagues, dans l'ensemble primitives et puériles, des deux autres Personnes. Tu trouveras même des images de sa propre dévotion (et des sensations physiques qu'elle lui procure), celle-ci étant objectivée et attribuée à l'objet de sa dévotion. Dans des cas limites que j'ai rencontrés, certains de nos protégés localisaient ce qu'ils appelaient « Dieu » à l'angle gauche du plafond de leur chambre ou encore à l'intérieur de leur propre tête ou même sur un crucifix suspendu au mur. Mais quelle que soit la nature de l'objet composite de ses prières, veille à ce que ton protégé continue à le prier – cet objet qu'il s'est fait et non pas la Personne qui l'a fait, lui. Tu peux même l'inciter à attacher beaucoup d'importance à la rectification et à l'amélioration de cette création de son imagination et à la garder présente à l'esprit tout le temps que durera sa prière. Car s'il en venait jamais à faire la distinction, à adresser sa prière « non pas à ce que je crois que tu es mais à ce que tu sais que tu es », notre situation serait, au moins momentanément, compromise. Et si un jour il allait jusqu'à rejeter toutes les images et toutes les idées qu'il s'est faites, ou s'il les retenait en leur donnant une valeur purement subjective, et si cet homme s'en remettait entièrement à cette Présence réelle, invisible, extérieure à lui-même qui est avec lui dans sa chambre, sans qu'il puisse la connaître comme elle le connaît, alors la partie serait perdue pour nous. Pour empêcher qu'il en arrive là – à cette nudité complète de l'âme dans la prière – tu as un atout maître dans ton jeu : les hommes eux-mêmes ne la désirent pas autant qu'ils veulent bien le croire. Et ils ne s'attendent pas toujours à recevoir plus qu'ils n'ont demandé.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



## V

*Mon cher Wormwood,*

Il est un peu décevant d'attendre un compte rendu détaillé de ta mission et de recevoir à la place la fumeuse rhapsodie qu'était ta dernière lettre. Tu m'affirmes que tu es « délivrant de joie » parce que les Européens ont entrepris une nouvelle guerre. Mais je ne sais que trop bien ce qui s'est passé avec toi. Tu n'es pas « délivrant » du tout. Tu es tout bonnement ivre. En lisant entre les lignes du rapport incohérent que tu me fais sur la nuit d'insomnie de ton protégé, je peux me faire une idée assez juste de ton état d'esprit. Pour la première fois dans ta carrière, tu as goûté de ce vin qui est la récompense de nos labeurs – l'angoisse et le désarroi d'une âme humaine – et ce vin t'est monté à la tête. J'aurais bien du mal à t'en blâmer. Je ne peux pas m'attendre à trouver une vieille tête sur de jeunes épaules. Ton protégé a-t-il réagi quand tu l'as terrorisé par certaines perspectives d'avenir ? As-tu réussi à l'apitoyer sur lui-même en lui rappelant son heureux passé ? A-t-il éprouvé certaines sensations désagréables dans la région de l'estomac ? Tu as bien joué ton jeu, n'est-ce pas ? Ma foi ! c'est tout à fait naturel. Mais n'oublie pas, mon cher Wormwood, que le devoir passe avant le plaisir. Si le moindre laisser-aller de ta part nous fait, en fin de compte, perdre notre proie, tu languiras pendant toute l'éternité après ce breuvage dont tu savoures en ce moment les premières gorgées. Si, au contraire, par ta fermeté, ton sang-froid et ton application, tu parviens finalement à t'assurer son âme, elle sera à toi pour toujours, cette coupe pleine à ras bord de désespoir, d'horreur et de stupeur, et tu pourras la porter à tes lèvres aussi souvent que tu voudras. Ne permet donc pas à un enthousiasme momentané de te distraire de ta tâche essentielle qui consiste à saper la foi et à juguler les vertus. Dans ta prochaine lettre, fais-moi

sans faute le récit détaillé des réactions de ton protégé à la nouvelle de la guerre, pour que nous puissions examiner s'il est préférable que tu en fasses un patriote ardent ou un pacifiste acharné. Les possibilités ne manquent pas. Mais, en attendant, je t'avertis : n'escompte pas trop d'une guerre.

Bien sûr, une guerre est un moyen de se divertir. Pour nos myriades de travailleurs acharnés la terreur momentanée et les souffrances prolongées des hommes sont un délassement légitime et agréable. Mais quel bien permanent en pourra-t-il sortir si nous n'en faisons pas usage pour amener des âmes à notre Père d'en bas ? Quand je pense aux épreuves que subissent pour un temps certains hommes qui finissent malgré tout par nous échapper, je ressens la même chose que si l'on me permettait de manger le premier plat du menu d'un banquet princier pour me priver ensuite du reste. C'est bien pire que de ne pas y avoir goûté du tout. L'Ennemi, fidèle à sa stratégie barbare, nous autorise à assister à la courte détresse de ses favoris pour nous infliger le supplice de Tantale, pour se jouer de nous, en nous voyant rester sur notre faim à la suite du blocus qu'il maintient, de l'aveu général, pendant la phase actuelle du grand conflit. Pensons donc à la manière de tirer parti de cette guerre européenne plutôt qu'à celle d'en jouir. Car, sous certains rapports, elle ne nous est rien moins que favorable. Sans doute pouvons-nous tabler sur une bonne dose de cruauté et d'immoralité. Mais, si nous ne sommes pas sur nos gardes, nous verrons des milliers de personnes se tourner, au sein de l'épreuve, vers l'Ennemi. D'autres encore, sans aller aussi loin, se détourneront néanmoins par dizaines de milliers de leurs propres préoccupations pour défendre des valeurs et des idées qui leur sembleront plus dignes d'intérêt que leur moi. Je sais que l'Ennemi désapprouve bon nombre de ces idées. Mais c'est justement là où il se montre si déloyal. Il fait souvent grand cas de ceux qui ont donné leur vie pour une cause qu'il estime mauvaise, en se fondant sur le sophisme monstrueux que ces hommes croyaient que c'était la bonne et qu'ils l'avaient servie de leur mieux. Considère également les conditions peu favorables pour nous dans lesquelles meurent les gens en temps de guerre. Des hommes sont tués à des endroits où ils

savent qu'ils risquent de l'être et, pour autant qu'ils font partie du clan de l'Ennemi, où ils vont après s'être préparés à la mort. Comme ce serait préférable pour nous si *tous* les hommes mouraient dans des cliniques coûteuses, entourés de médecins qui mentent, d'infirmières qui mentent, d'amis qui mentent, selon la formation que nous leur avons donnée, et qui promettent la vie aux mourants, qui les confirment dans l'idée que, parce qu'ils sont malades, il faut tout leur passer et qui vont même, si nos envoyés ont bien fait leur travail, jusqu'à taire toute allusion à un prêtre de peur d'éveiller les soupçons du malade. Et combien désastreux pour nous est ce rappel constant de la mort que la guerre impose aux hommes ! L'une de nos meilleures armes, une mondanité satisfaitة, n'est plus bonne à rien. En temps de guerre personne ne croit plus qu'il restera éternellement sur terre.

Je sais que Scabtree et d'autres ont vu dans la guerre une magnifique occasion de s'attaquer à la foi, mais je pense qu'ils exagèrent. Les partisans de l'Ennemi ont tous été prévenus que la souffrance était une partie essentielle de ce qu'il appelle la rédemption. Une foi qui peut être détruite par la guerre ou par quelque autre calamité ne vaut donc même pas l'effort pour la détruire. Je parle présentement d'une souffrance prolongée comme celle qu'engendre la guerre. Il va de soi qu'au moment où il est frappé par l'épouvante, le deuil ou la douleur physique, et que pour un temps sa raison est obscurcie, tu puisses attraper ton homme.

Mais, même alors, s'il fait appel au quartier général de l'Ennemi, il y a de fortes chances que la place soit bien défendue.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



## VI

*Mon cher Wormwood,*

Je suis enchanté d'apprendre que l'âge de ton protégé ainsi que sa profession rendent sa mobilisation possible, bien que nullement certaine. Nous voulons le garder le plus possible dans l'incertitude, afin que sa tête fourmille de visions d'avenir contradictoires qui entretiennent à la fois ses espoirs et ses craintes. Rien ne vaut l'incertitude et l'anxiété pour barricader l'esprit d'un homme contre l'Ennemi. Il désire que les hommes se préoccupent de ce qu'ils sont en train de faire. C'est notre affaire de les faire penser à ce qui pourrait leur arriver.

Ton protégé aura sans doute adopté le principe qu'il doit se soumettre avec patience à la volonté de l'Ennemi. Ce dernier entend avant tout par là qu'il accepte sans récriminer l'épreuve du moment présent – l'angoisse de ce temps d'attente. C'est à ce propos qu'il doit dire : « Que ta volonté soit faite ! » Et c'est pour pouvoir porter chaque jour ce fardeau qu'il recevra son pain quotidien. À toi donc de veiller à ce que ton protégé ne considère jamais l'angoisse de ce temps d'attente comme la croix dont il doit se charger, mais uniquement les choses qu'il appréhende. Celles-ci, il doit les regarder comme la croix à porter, en oubliant qu'elles s'excluent mutuellement et ne peuvent, par conséquent, toutes lui arriver. Qu'il prenne son courage à deux mains et qu'il s'exerce à la patience. Car il est quasiment impossible d'accepter à l'avance une douzaine de sorts différents et hypothétiques, et l'Ennemi ne prête guère son concours à ceux qui se lancent dans ce genre d'entreprise. Par contre, il accorde généreusement son appui à ceux qui endurent la souffrance présente avec résignation, même s'il ne s'agit que de la peur. De ce fait, elle est bien plus facile à supporter.

Il y va d'une loi spirituelle de première importance. Je t'ai déjà expliqué que tu peux réduire considérablement l'efficacité des prières de ton protégé en détournant son attention de la personne de l'Ennemi pour la fixer sur son propre état d'âme. D'autre part, il lui sera plus facile de maîtriser sa peur si son esprit se détache de la chose qu'il redoute pour se préoccuper de la crainte en elle-même, la considérant comme une fâcheuse disposition. Et s'il regarde sa peur comme la croix qu'il a à porter, il la mettra automatiquement sur le compte de son état d'esprit. On peut donc conclure qu'en règle générale il faut encourager ton protégé, chaque fois que l'activité de son esprit favorise notre cause, à ne pas se préoccuper de lui-même, mais à se concentrer sur l'objet de ses pensées. Par contre, lorsqu'elle est favorable à la cause de l'Ennemi, il faut le replier sur lui-même. Qu'un affront ou que le corps d'une femme, par exemple, retiennent son attention à tel point qu'il n'ait pas le réflexe de se dire : « Je suis en train de me laisser aller à la colère ou à la convoitise. » Par ailleurs, que ce genre de réflexion : « Mes sentiments sont en train de gagner en ferveur ou en charité » fixe à tel point son attention sur lui-même qu'il perde complètement de vue notre Ennemi ou son prochain.

En ce qui concerne son attitude en général à l'égard de la guerre, il ne faut pas trop te fier à ces sentiments de haine dont les hommes aiment tant à débattre dans les périodiques chrétiens ou anti-chrétiens. Angoissé comme il l'est, on peut naturellement encourager ton protégé à chercher à se venger en nourrissant des sentiments vindicatifs envers les chefs du peuple allemand. Mais il faut prendre la chose pour ce qu'elle vaut. Il s'agit le plus souvent d'une sorte de passion mélodramatique ou mythique dirigée contre des boucs émissaires imaginaires. N'ayant en réalité jamais rencontré ces gens, ce sont, en fait, des mannequins modelés d'après ce qu'il a lu dans la presse. Les résultats d'une telle haine fictive sont souvent très décevants. Et, de tous les humains, les Anglais sont, dans ce domaine, les plus pitoyables poules mouillées. Ils font partie de ces méprisables créatures qui proclament à cor et à cri que la torture est un châtiment trop doux pour leurs ennemis, mais

qui offrent du thé et des cigarettes au premier pilote allemand blessé qui vient frapper à leur porte.

Tu peux faire ce que tu veux, il y aura toujours un mélange de bienveillance et de malveillance dans l'âme de ton protégé. L'essentiel est de diriger toute sa malveillance contre ses voisins les plus proches, ceux qu'il rencontre chaque jour, et de l'amener à montrer de la bienveillance aux gens qui vivent à l'autre bout du monde et qu'il ne connaît guère. Sa malveillance en sera d'autant plus réelle et sa bienveillance d'autant plus illusoire. Cela ne sert à rien d'enflammer sa haine contre les Allemands si, en même temps, entre lui et sa mère, ou son patron, ou la personne qu'il rencontre dans le train, se forment de pernicieuses habitudes inspirées par l'amour du prochain. Représente-toi ton protégé comme une série de cercles concentriques, la volonté au milieu, puis l'intelligence, enfin l'imagination. Tu peux difficilement espérer exclure d'un seul coup de tous ces cercles tout ce qui sent l'Ennemi. Mais il te faut continuellement repousser toutes les vertus vers l'extérieur, jusqu'à ce qu'elles ne se trouvent que dans le cercle de l'imagination, et toutes les qualités que nous recherchons vers l'intérieur, vers le cercle de la volonté. Ce n'est que dans la mesure où elles atteignent la volonté et s'y incrustent sous forme d'habitudes que les vertus deviennent dangereuses pour nous (bien entendu, je ne parle pas ici de ce que ton protégé prend pour de la volonté : la rage qui lui fait serrer les dents lorsqu'il prend une décision, mais du vrai centre, de ce que l'Ennemi appelle le « cœur »). Les plus belles vertus que peut se représenter l'imagination ou que peut approuver l'intelligence ou qu'il peut, dans une certaine mesure, admirer et aimer n'empêcheront pas un homme d'aboutir dans la maison de notre Père. Il n'en sera que plus amusant pour nous, à son arrivée !

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



*Mon cher Wormwood,*

Je m'étonne vraiment que tu aies pu me demander s'il est essentiel de laisser ignorer ton existence à ton protégé. Le Haut Commandement a clairement répondu à cette question, du moins en ce qui concerne la phase actuelle de la lutte. Pour l'instant, notre tactique est de nous cacher. Bien entendu, il n'en a pas toujours été ainsi. Nous nous trouvons devant un cruel dilemme. Quand les hommes cessent de croire en notre existence, nos manœuvres d'intimidation n'ont plus le même effet et nous ne produisons plus de magiciens. Par contre, quand ils sont persuadés que nous existons, nous ne pouvons pas en faire des matérialistes et des sceptiques. Du moins, pas encore. J'ai toutefois le ferme espoir que nous apprendrons, en temps voulu, à saturer leur science d'émotions et de mythes à tel point qu'ils se mettront effectivement à croire en nous (sans user d'une telle expression) tout en gardant leur esprit fermé à la foi en l'Ennemi. La force vitale, le culte de la sexualité et certains aspects de la psychanalyse s'avéreront d'une grande utilité. Si nous arrivons un jour à réussir notre chef-d'œuvre, le magicien matérialiste, l'homme qui, au lieu de simplement les exploiter, voudra une véritable adoration à ce qu'il appelle vaguement les « forces », tout en niant l'existence des « esprits » – alors, la fin de la guerre sera proche. Mais en attendant, nous devons obéir aux ordres reçus. Je ne pense pas que tu auras trop de peine à garder ton protégé dans l'ignorance. Le fait que l'imagination moderne a fait du « Diable » un personnage comique te facilitera la tâche. S'il y avait le moindre indice qu'il soupçonne ton existence, présente-lui un personnage en pantalon collant rouge. Convaincu par toi qu'il ne peut pas croire à de pareilles niaises (ce moyen de créer la confusion est consigné dans notre Méthode classique), il finira par comprendre qu'il ne peut pas croire en toi.

Je n'ai pas oublié ma promesse d'examiner s'il est préférable de faire de ton protégé un patriote ardent ou un pacifiste acharné. Tous les extrêmes, sauf une dévotion extrême à l'Ennemi, doivent être encouragés. Pas n'importe quand, naturellement, mais en ce moment. Il est des périodes de vie facile et de tiédeur où notre devoir est de tranquilliser et d'endormir plus profondément les hommes. D'autres époques, comme celle que nous traversons, sont caractérisées par un certain déséquilibre et un esprit de discorde, et il nous incombe de jeter de l'huile sur le feu. Tout groupuscule, réuni autour d'un centre d'intérêt que les autres feignent d'ignorer ou qu'ils détestent, a tendance à se créer une ambiance de serre chaude, d'admiration réciproque, et, face au monde extérieur, d'orgueil et de haine que l'on nourrit sans même en avoir honte puisque c'est par amour pour la « cause » et non pas par antagonisme personnel. Ceci reste vrai même quand à l'origine le groupe s'est formé pour défendre les intérêts de l'Ennemi. Aussi voulons-nous que l'Église reste petite, non seulement pour que le moins possible d'hommes apprennent à connaître l'Ennemi, mais surtout pour que ceux qui se tournent vers lui se mettent dans cet état d'exaltation maladive et de pharisaïsme agressif caractéristique d'une société secrète ou d'une clique. L'Église elle-même est, naturellement, très bien protégée, et nous n'avons jamais pleinement réussi à lui donner toutes les apparences d'une faction. Cependant, des factions à l'intérieur de l'Église ont souvent obtenu de remarquables résultats, des partis de Paul et d'Apollos à Corinthe jusqu'à la Haute Église et la Basse Église au sein de l'Église anglicane.

Si ton protégé peut être amené à devenir objecteur de conscience, il fera automatiquement partie d'un petit groupement bien organisé qui fait beaucoup parler de lui et qui n'est, en général, pas très populaire, ce qui aura sur ce nouvel adepte du christianisme, selon toute vraisemblance, d'heureux effets. Mais sans garantie absolue. Avait-il, avant le début des hostilités, des doutes sur la légitimité d'un service dans les forces armées au cours d'une guerre juste ? A-t-il suffisamment de courage pour ne pas avoir la moindre arrière-pensée sur les motifs réels de son pacifisme ? Peut-il,

lorsqu'il est aussi sincère que possible avec lui-même (aucun homme n'est jamais tout à fait sincère), se dire qu'il est motivé uniquement par son désir d'obéir à l'Ennemi ? S'il est ce genre d'homme, son pacifisme ne nous servira pas à grand-chose, et l'Ennemi le gardera probablement des conséquences de son sectarisme. Dans ce cas, le mieux que tu puisses faire c'est d'essayer de provoquer subitement une crise émotionnelle assez confuse, dont il sortira probablement la conscience chargée, mais en se décidant quand même à rallier le camp des patriotes. Ces choses-là peuvent s'arranger. Mais s'il est l'homme que je pense, essaye plutôt le pacifisme.

Quelle que soit son orientation, ta tâche principale restera sensiblement la même. Qu'il commence par considérer son patriotisme ou son pacifisme comme partie intégrante de sa religion. Puis, poussé par le parti pris, qu'il en vienne à penser que c'en est la partie la plus importante. Puis, petit à petit, très doucement, amène-le au stade où la religion ne sera plus qu'un aspect de la « cause », où le christianisme est surtout estimé parce qu'il apporte d'excellents arguments à l'appui de l'effort de guerre britannique ou du pacifisme. Mais sois sur tes gardes pour qu'il ne prenne pas l'attitude qui consiste à voir primordialement dans les affaires temporelles des occasions d'obéissance. Une fois que tu auras fait du monde une fin et de la foi un moyen, tu auras presque gagné ton homme, et le but temporel qu'il poursuit sera presque indifférent. Aussi longtemps qu'il attachera plus d'importance aux réunions, aux pamphlets, à la politique, aux mouvements, aux causes et aux croisades qu'aux prières, aux sacrements et à l'amour du prochain, il sera des nôtres et plus il sera « religieux » (comme nous l'entendons), plus sûrement il nous appartiendra. De ces gens, je pourrai t'en montrer toute une volière ici-bas.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*



## VIII

*Mon cher Wormwood,*

Ainsi tu as « de sérieuses raisons d'espérer que chez ton protégé la phase religieuse est sur son déclin ». C'est bien cela, n'est-ce pas ? J'ai toujours pensé que le Collège de Formation s'était désagrégé depuis qu'on avait mis le vieux Slubgob à sa tête ; maintenant, j'en ai la confirmation. Personne ne t'a-t-il jamais parlé de la loi de l'oscillation ?

L'homme a une double nature : il est moitié esprit et moitié animal. (La décision prise par l'Ennemi de produire cet indigne hybride a été à l'origine de la défection de notre Père.) En tant qu'esprit il fait partie du monde éternel, mais en tant qu'animal il vit dans le temps. De ce fait, tandis que son esprit peut s'orienter vers un objet éternel, son corps, ses passions et son imagination sont en perpétuel devenir, car vivre dans le temps signifie évoluer. Sa seule constance se trouve dans une perpétuelle oscillation, dans un retour régulier à un niveau dont il retombe périodiquement, dans une succession de hauts et de bas. Si tu avais observé ton protégé d'un peu plus près, tu aurais remarqué ces oscillations dans tous les domaines de sa vie : son ardeur au travail, ses amitiés, ses appétits physiques ont tous des hauts et des bas. Tant qu'il sera sur terre, des périodes de vitalité, de richesse physique et spirituelle alterneront avec des périodes de torpeur et de pauvreté. L'état de sécheresse et d'apathie dans lequel ton protégé se trouve actuellement n'est pas du tout, comme tu aimes à le croire, le fruit de tes efforts. C'est un phénomène tout à fait naturel qui ne nous profitera nullement à moins que tu ne saches en faire un bon usage. Pour en tirer le meilleur parti, commence par te demander quel usage l'Ennemi compte en faire et ensuite fais tout le contraire. Tu seras peut-être surpris d'apprendre que, dans son effort pour

s'approprier définitivement une âme, il s'attend à un meilleur résultat quand elle est dans le creux de la vague que quand elle est sur la crête. Certains de ses grands favoris ont touché le fond de l'abîme plus souvent et plus longtemps que n'importe qui. En voici la raison. Pour nous, un homme est avant tout une sorte de nourriture. Nous cherchons à absorber sa volonté dans la nôtre, à élargir notre espace vital à ses dépens. Mais l'obéissance que l'Ennemi demande à l'homme est une tout autre affaire. Il nous faut voir les choses en face : ce qu'il dit de son amour pour les hommes et de la parfaite liberté qu'ils trouvent à son service n'est pas – comme nous voudrions bien le croire – simplement de la propagande mais l'effroyable réalité. Il a vraiment l'intention de remplir l'univers d'affreuses petites répliques de lui-même, de créatures dont la vie est à l'image de la sienne non pas parce qu'il les aurait absorbées, mais parce que leur volonté se conforme librement à la sienne. Nous voulons du bétail dont nous puissions faire notre nourriture. Lui, il veut des serviteurs dont il puisse faire ses fils. Nous voulons les saigner à blanc. Lui, il veut se donner complètement à eux. Nous sommes vides et voulons nous remplir. Lui, il est plein et il déborde. Notre objectif est un monde où notre Père d'en bas aura englouti tous les autres êtres. L'Ennemi veut un monde rempli d'êtres unis à lui et pourtant distincts de lui. Et c'est pour cela qu'il permet qu'ils touchent le fond de l'abîme. Bien des fois, tu as dû te demander pourquoi l'Ennemi ne fait pas un usage plus fréquent de son pouvoir de rendre sa présence sensible à l'âme humaine avec toute l'intensité voulue chaque fois qu'il le souhaite. Mais maintenant tu comprends pourquoi l'irrésistible et l'indiscutable sont deux armes que son système lui interdit d'employer. Cela ne l'avancerait nullement de circonvenir tout simplement la volonté d'un homme (ce qui serait le cas s'il lui faisait sentir sa présence autrement que de façon presque imperceptible). Il ne peut pas forcer. Il peut seulement solliciter. Son idée ignoble est d'avoir le beurre et l'argent du beurre. Ses créatures doivent être un avec lui sans cesser d'être elles-mêmes. De supprimer leur personnalité ou de les plier à sa volonté ne l'avantagerait guère. Il est prêt à leur donner un petit coup de pouce au début,

à les lancer en leur accordant un certain sens de sa présence – qui bien que ténu peut leur sembler sublime – un sentiment de bonheur et la victoire facile sur la tentation. Mais cet état de choses ne saurait durer. Tôt ou tard, il retire ces appuis, ces stimulants – peut-être pas en fait, mais la créature n'en est plus consciente. Et elle est obligée de voler de ses propres ailes, de faire son devoir en se forçant parce qu'elle n'y trouve plus de goût. C'est là, dans le creux de la vague, beaucoup plus que sur la crête, qu'elle devient le genre de personne qu'il voudrait qu'elle soit. Aussi les prières qu'elle lui offre dans cet état de sécheresse spirituelle sont celles qu'il préfère. Nous pouvons traîner nos protégés derrière nous en les tentant nuit et jour, parce que nous les destinons à la consommation, et plus leur volonté est contrecarrée, mieux cela vaut pour nous. Mais lui ne peut pas « tenter » à la vertu comme nous tentons au vice. Il veut leur apprendre à marcher et doit donc retirer sa main. Et s'ils n'ont que le désir de marcher, il est satisfait même de leur démarche trébuchante. Ne t'y méprends pas, mon cher Wormwood. Notre cause n'est jamais autant menacée que quand un homme qui ne désire plus faire la volonté de l'Ennemi, mais qui l'accomplit quand même, contemple un monde où toute trace de l'Ennemi semble avoir disparu, demande pourquoi il a été abandonné – et obéit tout de même.

Mais il est évident que lorsque l'homme est dans le creux de la vague, cela nous offre aussi de bonnes occasions. Je te donnerai la semaine prochaine quelques conseils sur la façon d'en tirer le meilleur parti.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



## IX

*Mon cher Wormwood,*

J'espère que ma dernière lettre t'a convaincu que la période de sécheresse et d'apathie que traverse ton protégé ne suffira pas, à elle seule, à te livrer son âme, mais qu'il s'agit de tirer le meilleur parti de la situation. Je vais maintenant t'expliquer comment l'exploiter à fond.

En premier lieu, j'ai souvent constaté que quand l'homme se trouvait au creux de la vague, c'était un terrain exceptionnellement propice aux tentations de la chair, surtout à celles d'ordre sexuel. Cela te surprendra peut-être, parce qu'il a sans doute plus d'énergie physique et, de ce fait, un plus grand potentiel de désirs quand il est en pleine forme. Cependant, souviens-toi que c'est alors que ses facultés de résistance atteignent aussi leur maximum. La santé et la bonne humeur qui t'aideront à éveiller en lui la convoitise peuvent, hélas, tout aussi bien faciliter le travail, le sport, la réflexion ou des divertissements inoffensifs. Tes attaques ont bien plus de chances de succès quand la vie intérieure de ton protégé est terne, vide et froide. Il faut aussi noter que sa sexualité varie sensiblement en fonction de ses hauts et de ses bas. Quand il est dans le creux de la vague, il y a beaucoup moins de risques qu'elle le mette dans cet état écœurant que les hommes appellent « être amoureux », et il y a beaucoup plus de chances qu'elle l'entraîne vers certaines perversions. Il sera aussi beaucoup moins sujet à ces élans généreux, cet esprit imaginatif et même ces impulsions spirituelles qui sont souvent les sous-produits de la sexualité humaine et qui la rendent si décevante pour nous. Il en va de même pour les autres désirs de la chair. Tu feras bien plus facilement de ton homme un ivrogne invétéré si tu le pousses à boire quand il a le cafard et qu'il est à bout que si tu l'encourages à boire un verre avec ses amis

lorsqu'il est en pleine forme. N'oublie jamais qu'en suggérant un plaisir sous sa forme saine, normale et honnête, nous nous aventureons en quelque sorte sur le terrain de l'Ennemi. Je sais que nous avons gagné plus d'une âme par le plaisir. Malgré tout, c'est lui qui l'a inventé et non pas nous. Il est à l'origine de tous les plaisirs ; malgré toutes nos recherches, nous n'avons pas su en produire un seul. Tout ce que nous pouvons faire dans ce domaine est d'encourager les hommes à jouir des plaisirs créés par l'Ennemi à un moment, d'une manière ou à un degré interdits par lui. Ainsi nous nous efforçons toujours de les détourner de la jouissance naturelle d'un plaisir en prônant celle qui est contre nature, qui déplaît à son Auteur et qui, en fin de compte, est la moins agréable. Voici donc la formule : une envie sans cesse accrue d'un plaisir sans cesse amoindri. C'est ce qu'il y a de plus sûr. Et c'est d'un meilleur style. Ce qui réjouit le plus le cœur de notre Père, c'est de ravir l'âme d'un homme sans rien lui donner en retour. Et c'est quand l'homme est dans le creux de la vague qu'il faut déclencher ce processus.

Mais il y a encore une meilleure façon de tirer parti de ces moments éprouvants ; c'est d'exploiter les réactions de ton protégé. Comme toujours, la première précaution à prendre est de l'empêcher de voir clair. Évite qu'il ne découvre la loi de l'oscillation. Fais-lui admettre que la ferveur des débuts de sa conversion aurait pu et aurait dû durer, et que son état actuel de sécheresse est également un état définitif. Une fois cette fausse idée bien ancrée dans son cerveau, tu pourras procéder de plusieurs manières. Tout dépend du tempérament de ton protégé : est-il du genre pessimiste qui peut facilement être entraîné dans le désespoir ou est-il du genre optimiste que l'on peut aisément convaincre que tout va pour le mieux ? Le premier de ces types d'hommes se fait de plus en plus rare. Si ton protégé en fait partie, tout sera facile. Il suffira de l'empêcher d'entrer en contact avec des chrétiens expérimentés – chose facile de nos jours –, d'attirer son attention sur certains textes appropriés de l'Écriture, et de l'engager dans une tentative désespérée pour retrouver ses sentiments d'autrefois par la seule force de sa volonté. Et la partie sera gagnée. Par contre, s'il appartient à la catégorie des optimistes, ta mission consistera

à lui faire accepter les basses eaux dans lesquelles il baigne et à l'amener à se contenter peu à peu de cet état, en se persuadant que ce n'est pas si terrible que cela. Au bout d'une quinzaine de jours, tu lui suggéreras qu'il a peut-être un peu exagéré au début de sa vie chrétienne. Insiste sur « la modération en toutes choses ». Si tu réussis à l'amener au stade où il pense que « la religion, c'est très bien à condition de ne pas aller trop loin », tu n'auras plus de soucis à te faire pour son âme. Une religion modérée vaut tout autant pour nous que pas de religion du tout, et c'est bien plus amusant.

Une autre possibilité s'offre encore à toi. Tu peux attaquer directement sa foi. Une fois que tu lui auras fait croire que sa sécheresse spirituelle persistera, pourquoi ne pas essayer de le convaincre que « sa phase religieuse » mourra de sa belle mort comme toutes les autres phases de sa vie ? Il n'existe évidemment aucun raisonnement logique qui lui permette de passer de l'idée : « J'ai perdu tout intérêt pour la chose » à l'autre idée : « La chose est fausse ». Mais comme je te l'ai déjà fait comprendre, c'est aux slogans, et non au raisonnement, que tu dois te fier. Le simple mot « phase » fera sans doute l'affaire. Je suis sûr que ton protégé en a traversé plusieurs – ils sont tous passé par là – et qu'à l'égard de chacune d'elles il éprouve un sentiment de supériorité et prend un air protecteur, non parce qu'il s'est débattu avec elle, mais simplement parce qu'elle fait partie du passé. (Je présume que tu l'abreutes d'idées floues sur le progrès, sur le développement, sur la méthode historique et que tu lui fais lire toutes sortes de biographies modernes, dont les personnages sont toujours en train de passer d'une phase à une autre, n'est-ce pas ?)

Vois-tu où je veux en venir ? Empêche-le de réfléchir à la simple antithèse entre le Vrai et le Faux. Habitue-le à de gentilles expressions qui laissent tout dans le vague : « c'était une phase », « j'ai connu tout cela », et n'oublie jamais ce bienheureux mot : « adolescent ».

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



# X

*Mon cher Wormwood,*

J'ai été ravi d'apprendre par Triptweeze que ton protégé s'est fait de nouveaux amis – on ne pourrait pas souhaiter mieux – et qu'apparemment tu as su tirer parti de ce contact d'une manière qui augure bien de l'avenir. Si j'ai bien compris, ce couple d'âge moyen qui est venu le voir à son bureau est exactement le genre de personnes que nous voulons le voir fréquenter. Ce sont des gens riches, élégants, se faisant passer pour des intellectuels et prenant une attitude sceptique à l'égard de tout ce qui se passe dans le monde. Si j'ai bien compris, ils sont même vaguement pacifistes, non pour des raisons morales, mais à cause d'une habitude bien ancrée de mépriser tout ce qui émeut la grande masse de leurs concitoyens et d'un tantinet de communisme de salon. Tout cela est excellent. Et il paraît que tu as utilisé au mieux la vanité de ton protégé sur le plan social, sexuel et intellectuel. J'aimerais en savoir plus long. S'est-il compromis ? Je ne veux pas dire en paroles. Il existe un jeu subtil de regards, d'intonations de la voix, de sourires qui permet au commun des mortels de faire savoir à leurs interlocuteurs qu'ils sont du même bord qu'eux. C'est ce genre de trahison que tu dois surtout encourager, parce que l'homme n'en est lui-même pas pleinement conscient. Et lorsqu'il le deviendra, il lui sera quasiment impossible de faire marche arrière.

Il ne tardera sans doute pas à se rendre compte que sa foi est en flagrante contradiction avec les postulats sur lesquels sont fondés tous les arguments de ses nouveaux amis. Je ne pense pas que cela ait une grande importance, à condition que tu arrives à le persuader de remettre à plus tard tout aveu explicite de cet état de fait. Tu y parviendras facilement grâce à sa vanité, à son orgueil, à sa fausse honte et à sa réserve. Tant qu'il ne fera pas cette mise au point, il

sera dans une position fausse. Il gardera le silence quand il faudrait parler, et il rira quand il faudrait se taire. Il affichera, dans son comportement d'abord puis dans ses propos, toutes sortes d'attitudes cyniques et sceptiques qui ne sont pas réellement les siennes quoique, si tu manœuvres bien, elles soient susceptibles de le devenir. Tous les hommes ont tendance à devenir ce qu'ils font semblant d'être. C'est élémentaire. Le vrai problème est de savoir comment se préparer à la contre-attaque de l'Ennemi.

Tout d'abord il s'agit de retarder le plus possible le moment où ton protégé comprendra que ce nouveau plaisir recèle une tentation. Étant donné que les serviteurs de l'Ennemi prêchent depuis bientôt deux mille ans que le « monde » est l'une des grandes tentations classiques pour les humains, cela peut te sembler assez difficile. Heureusement qu'ils en ont fort peu parlé ces dernières années. Et bien que, dans les récents ouvrages chrétiens, il soit souvent question de Mammon (beaucoup plus que je ne le voudrais), je n'y trouve que très rarement les anciennes mises en garde contre les vanités du monde, le choix de mauvais amis et le gaspillage de son temps. Tout cela, ton protégé le qualifierait probablement de « puritanisme » – et permets-moi, en passant, de te faire remarquer que la connotation que nous avons réussi à donner à ce mot est un de nos plus grands triomphes au cours des cent années passées. Grâce à elle, nous sauvons chaque année des milliers d'hommes de la tempérance, de la chasteté et de toutes les formes de sobriété.

Tôt ou tard, ton protégé découvrira la véritable nature de ses nouveaux amis. Ta tactique, à ce moment-là, devra tenir compte de son degré d'intelligence. S'il est assez bête, tu lui ouvriras les yeux sur le caractère de ses amis seulement quand ils sont loin. Tu t'arrangeras pour que, quand ils sont là, leur seule présence suffise à balayer toute critique. Si cela te réussit, il sera amené à vivre, comme beaucoup d'hommes que je connais, un genre de double vie. Il n'en donnera pas seulement l'impression, mais il sera effectivement un homme différent dans chacun des cercles qu'il fréquente. Si cette méthode échoue, il en existe une autre, plus subtile et plus amusante. Il peut être amené à éprouver un certain plaisir à constater les inconséquences de son comportement. Pour y arriver il

faudra le prendre par la vanité. Il faudra lui faire prendre plaisir à s'agenouiller, le dimanche matin, à côté de l'épicier, en lui rappelant que cet homme ne comprend absolument rien au cercle raffiné et spirituel qu'il fréquente, lui, le samedi soir ; et inversement, lui faire apprécier les plaisanteries douteuses et blasphématoires de ses merveilleux amis, autour d'une tasse de café, en faisant ressortir le contraste avec le monde « spirituel » et « profond » qui est le sien et dont ses amis ne soupçonnent même pas l'existence. Tu comprends où je veux en venir : il a certains intérêts communs avec ses amis mondains, d'autres avec l'épicier, mais lui, l'homme complet, équilibré, aux talents multiples, les dépasse tous. Ainsi, tout en trahissant constamment ces deux catégories de personnes, il éprouvera, au lieu d'un sentiment de honte, une constante auto-satisfaction dans son for intérieur. En dernier ressort, si tout le reste a échoué, tu pourras chercher à le convaincre de poursuivre ses relations amicales, malgré ses scrupules de conscience, en lui faisant croire qu'il peut « faire du bien » à ces gens en buvant leurs cocktails et en riant de leurs blagues et que rompre avec eux serait pris pour de la suffisance, de l'intolérance et (naturellement) du puritanisme.

En attendant, tu prendras l'élémentaire précaution de t'assurer que ses nouvelles fréquentations l'entraînent dans de grosses dépenses, bien au-dessus de ses moyens, et qu'elles l'obligent à négliger son travail et sa mère. Celle-ci se montrera sans doute jalouse et inquiète ; lui-même se dérobera et sera grossier. Tout cela sera particulièrement propice à faire monter la tension dans le foyer.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



*Mon cher Wormwood,*

Tout semble aller pour le mieux. Ce qui me réjouit surtout c'est d'apprendre que ses deux nouveaux amis ont présenté ton protégé à toute leur clique. D'après nos archives, ce sont tous des gens en qui nous pouvons avoir pleinement confiance. Moqueurs et mondains invétérés, ils sont parfaitement conséquents avec leurs principes et, sans jamais commettre de crimes spectaculaires, ils progressent doucement mais sûrement vers la maison de notre Père. Tu me dis que ce sont de grands rieurs. J'espère que tu ne t'imagines pas que le rire, en tant que tel, soit un atout dans notre jeu. Il vaut la peine d'examiner ce point d'un peu plus près.

Il y a quatre causes au rire humain : la joie, l'amusement, la plaisanterie et l'ironie. Tu trouveras de la joie chez des amis ou des amoureux qui se retrouvent la veille d'un jour férié. Tout est prétexte à rire ; le moindre jeu de mots, la moindre plaisanterie. Mais la facilité avec laquelle ces jeux d'esprit déclenchent l'hilarité dans de telles occasions montre bien qu'ils n'en sont pas la cause réelle. Celle-ci nous échappe complètement. Quelque chose de similaire s'exprime aussi au travers de cet art détestable que les hommes appellent la musique. Et il se passe quelque chose d'analogique au ciel – une accélération ridicule du rythme de la vie céleste – que nous ne pouvons pas percer à jour. Ce genre de rire n'avance nullement notre travail et devrait systématiquement être découragé. Surtout que le phénomène en soi a de quoi nous dégoûter, étant une insulte au réalisme, à l'austérité et à la dignité de l'enfer.

L'amusement, très proche de la joie, est un genre d'écume émotionnelle que forme l'instinct du jeu. Il ne nous sert pas à grand-chose. Il s'utilise à l'occasion pour distraire un homme de ce que l'Ennemi aimerait qu'il ressente ou qu'il fasse. Mais en soi,

l'amusement développe des tendances nettement contre-indiquées. Il favorise la charité, le courage, le contentement et bien d'autres maux du même genre.

La plaisanterie, qui résulte de la perception subite d'une incongruité, nous offre un champ d'action autrement prometteur. Je ne pense pas tellement à la plaisanterie grossière et obscène qui, tout en étant le cheval de bataille de tous les tentateurs de second ordre, a souvent des résultats décevants. En fait, sur ce point les hommes se divisent assez nettement en deux catégories. Pour les uns, « il n'y a pas de passion qu'il faille prendre plus au sérieux que le désir sexuel », et une histoire licencieuse cesse d'être indécente dans la mesure où elle devient drôle. Mais chez les autres, le rire et le désir sont excités au même moment et par la même chose. Les uns plaisantent à propos des questions sexuelles parce qu'elles donnent lieu à bien des incongruités. Les autres s'intéressent aux incongruités parce qu'elles leur fournissent un prétexte pour parler de questions sexuelles. Si ton protégé appartient à la première catégorie, l'humour grivois ne te sera daucun secours. Jamais je n'oublierai les heures que j'ai perdues (des heures assommantes) à traîner dans les bars et les fumoirs avec l'un de mes premiers protégés avant d'avoir appris ce principe. Arrange-toi pour savoir de quelle catégorie ton protégé fait partie – et veille à ce qu'il ne le découvre pas lui-même.

La vraie utilité de la plaisanterie ou de l'humour se trouve ailleurs. Il y a surtout beaucoup à en espérer chez les Anglais qui prennent leur « sens de l'humour » tellement au sérieux qu'une déficience dans ce domaine est presque la seule à leur inspirer de la honte. L'humour est la panacée qui console de tout et – il faut bien noter ceci – qui excuse n'importe quoi dans la vie. Par conséquent, c'est un moyen inestimable pour détruire tout sentiment de honte. Quand un homme laisse payer les autres pour lui, on dit que ce n'est pas chic de sa part. Mais s'il s'en vante en plaisantant, s'il jette au nez de ses amis qu'il les a « eus », on dit : « Ce qu'il est drôle ! » On n'est généralement pas fier de sa lâcheté. Mais elle peut paraître amusante aux autres, lorsqu'on sait l'assaisonner d'exagérations empruntes d'humour et de gestes grotesques. La

cruauté n'a rien d'honorables, sauf si l'on arrive à en faire rire. Mille plaisanteries licencieuses ou blasphematoires ne conduiront pas un homme aussi sûrement à la damnation que la découverte qu'il peut se permettre presque n'importe quoi et recueillir non pas la désapprobation, mais l'admiration de ses amis s'il peut faire passer la chose comme une bonne blague. Et ce danger, tu peux presque entièrement le cacher à ton protégé grâce à l'importance que les Anglais attachent à l'humour. S'il avait un jour le sentiment de dépasser la mesure, souffle-lui à l'oreille qu'il a des réactions « puritaines » ou qu'il manque d'humour.

Mais l'ironie est ce qu'il y a de meilleur. Tout d'abord, elle est très économique. Il faut un homme qui ait de l'esprit pour réussir une plaisanterie fine sur la vertu ou sur n'importe quoi d'autre. Mais on peut apprendre à n'importe qui à tourner la vertu en dérision. Entre gens ironiques, la plaisanterie est toujours sous-entendue. Personne ne fait vraiment de blagues, mais chaque fois qu'ils abordent un sujet sérieux, on a l'impression qu'ils y ont déjà trouvé un aspect ridicule. Une fois l'habitude prise, l'ironie entoure l'homme de la carapace la plus efficace contre l'Ennemi. De plus elle ne l'expose à aucun des dangers que comportent les autres causes du rire. Elle est aux antipodes de la joie ; elle tue l'esprit au lieu de l'aiguiser ; et elle ne crée aucun lien d'affection entre ceux qui la pratiquent.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*



*Mon cher Wormwood,*

Tu fais indéniablement de rapides progrès. Je crains seulement que, dans ton zèle à pousser ton protégé, tu ne lui ouvres les yeux sur sa véritable situation. Car toi et moi qui voyons exactement où il en est, nous ne devons jamais oublier sous quel jour tout à fait différent elle doit lui apparaître à lui. Nous savons que nous avons donné à sa vie une nouvelle orientation, que nous l'avons fait sortir de l'orbite de l'Ennemi. Mais il faut que, lui, il s'imagine que les décisions qui ont amené ce changement de direction sont sans importance et qu'il peut facilement revenir sur elles. Il ne doit pas soupçonner un seul instant qu'il est en train de s'éloigner imperceptiblement du soleil sur une trajectoire qui va l'entraîner dans l'obscurité et le froid de l'espace lointain.

C'est pour cette raison que je suis presque heureux d'apprendre qu'il fréquente encore l'église et qu'il participe toujours à la Cène. Je sais qu'il y a là un danger. Mais il vaut mieux cela qu'une impression de rupture entre les premiers mois de sa conversion et maintenant. Aussi longtemps qu'il conserve ses habitudes chrétiennes – au moins en apparence – il sera relativement facile de lui faire croire que, tout en s'étant fait quelques nouveaux amis et tout en se livrant à certains divertissements, il est sensiblement dans le même état spirituel qu'il y a six semaines. Aussi longtemps qu'il verra les choses de cette façon, nous n'aurons pas affaire au repentir sincère d'un homme qui a pleinement reconnu son péché, mais seulement à un vague malaise dû à l'impression qu'il n'a pas fait de son mieux ces derniers temps.

Ce léger tourment demande à être traité avec soin, car, s'il augmentait, il pourrait réveiller ton protégé et nous gâcher la besogne. Mais par ailleurs, si tu le supprimais complètement – ce que, soit dit en passant, l'Ennemi ne te permettrait vraisemblablement pas –

nous perdrons un élément qui pourrait tourner à notre avantage. Si ce trouble demeure latent, sans pour autant devenir irrésistible et produire un réel repentir, il a tendance à augmenter sensiblement les réticences de ton protégé à penser à l'Ennemi. De tout temps, les hommes ont connu cela sous une forme ou sous une autre. Mais lorsque penser à l'Ennemi signifie pour eux faire face au sentiment vague, mais toujours plus intense, de leur culpabilité, surtout s'ils n'en sont qu'à moitié conscients, cette réticence se multiplie par dix. Ils haïssent tout ce qui pourrait les faire penser à lui, de même que les gens qui ont des difficultés financières détestent la vue d'un carnet de chèques. Une fois dans cet état, ton protégé, tout en continuant à remplir ses devoirs religieux, y trouvera de moins en moins de joie. Il y pensera le moins possible à l'avance et les oubliera dès qu'il en sera débarrassé. Il y a quelques semaines, il fallait que tu le tentes pour qu'il cesse d'être vrai et attentif lorsqu'il priait. Mais maintenant, il t'accueillera à bras ouverts et te suppliera presque de le faire penser à autre chose et d'engourdir son cœur. Il voudra lui-même ne plus prier que pour la forme, car il ne redoute rien autant qu'un contact authentique avec l'Ennemi. Il fera tout en son pouvoir pour ne pas réveiller le chat qui dort.

Au fur et à mesure qu'il s'enfoncera dans cet état, tu te trouveras peu à peu libéré de la corvée à laquelle tu étais astreint de le tenter par le plaisir. Tandis que son malaise et sa réticence à aller à la racine de ce mal le sevreront de plus en plus de tout réel bonheur et que l'habitude rendra le plaisir que lui procurent les futilités, les frivolités et les sensations fortes à la fois plus fade et plus indispensable (ce sont là les heureux effets de l'accoutumance), tu constateras que n'importe quoi fera l'affaire pour retenir son attention vagabonde. Tu n'auras plus besoin d'un bon livre qui le passionne pour l'empêcher de prier, de travailler ou de dormir. N'importe quelle page de publicité, dans le journal de la veille, aura le même résultat. Tu parviendras à lui faire perdre son temps non seulement en conversations intéressantes avec des gens qu'il aime bien, mais encore en discussions ennuyeuses avec des personnes qui lui sont indifférentes. Tu arriveras à le réduire à l'inaction pendant de lon-

gues périodes. Tu le tiendras éveillé jusque tard dans la nuit non pas à faire la bringue, mais à regarder fixement un feu éteint dans une chambre glaciale. Tu pourras lui interdire toutes les sorties dans la nature et bien d'autres activités saines du même genre que nous réprouvons sans rien lui donner en retour, si bien qu'il dira, en fin de compte, ce qu'a dit l'un de mes propres protégés au moment de son arrivée ici-bas : « Je vois maintenant que j'ai passé la plus grande partie de ma vie à ne faire ni ce que j'aurais dû ni ce que j'aurais voulu. » Les chrétiens définissent l'Ennemi comme « celui en dehors duquel on est soumis à la force du néant ». Et il y a une grande force dans le néant ; assez grande pour dévorer les meilleures années de la vie d'un homme, non par la jouissance de péchés délectables, mais par quelques mornes soubresauts de l'esprit au sujet d'un je ne sais quoi, par l'assouvissement de curiosités si peu éveillées qu'il n'en est qu'à moitié conscient. Cet homme passera son temps à se tourner les pouces, à tambouriner contre la vitre, à siffloter des airs qui le laissent indifférent, à se perdre dans le sombre labyrinthe de la rêvasserie, sans que le désir ou l'ambition ne donne à celle-ci du piquant et sans qu'une fois qu'il s'y est laissé aller, l'homme ait la force ou la lucidité d'y couper court.

Tu me diras qu'il s'agit là de bien petits péchés ; et, sans doute, comme tous les jeunes tentateurs, es-tu impatient de pouvoir nous annoncer des perversions spectaculaires. Mais rappelle-toi que la seule chose qui compte est la mesure dans laquelle tu as réussi à séparer ton protégé de l'Ennemi. Peu importe que ses péchés soient véniels, pourvu que leur accumulation ait pour effet de l'écartier tout doucement de la lumière pour le conduire dans le néant. Un meurtre ne vaut pas mieux qu'une partie de cartes, si celle-ci peut faire l'affaire. En effet, le chemin le plus sûr pour l'enfer est celui qui y mène progressivement. C'est la pente douce, bien feutrée, sans virages trop brusques, sans bornes kilométriques ni poteaux indicateurs.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



*Mon cher Wormwood,*

Il me semble que tu noircis un bien grand nombre de pages pour me raconter une très simple histoire. Le fin mot de l'affaire, c'est que tu as laissé ton homme te filer entre les doigts. La situation est grave, et je ne vois aucune raison pour laquelle je chercherais à te protéger contre les conséquences de ton incompétence. Un tel repentir chez ton protégé et un pareil renouveau de ce que la partie adverse appelle « la grâce » est pour nous une défaite de premier ordre. L'expérience que tu décris équivaut à une deuxième conversion, vraisemblablement plus profonde que la première.

Comme tu aurais dû le savoir, le nuage asphyxiant qui t'a empêché d'attaquer ton protégé, alors qu'il rentrait de sa promenade au vieux moulin, est un phénomène bien connu. L'Ennemi en a fait son arme la plus barbare et il en use, en général, lorsqu'il entend manifester directement sa présence à ton protégé sous une forme que nous n'avons jamais pu, d'ailleurs, analyser complètement. Certains hommes en sont environnés en permanence et restent, de ce fait, inaccessibles pour nous.

Et maintenant, venons-en à tes gaffes. Comme tu le reconnais toi-même, tu as autorisé ton protégé à lire un livre dont il a pleinement joui, et cela, non pour qu'il puisse faire des remarques intelligentes à ses nouveaux amis, mais tout bonnement parce que cela lui faisait plaisir. Ensuite, tu lui as permis de marcher jusqu'au vieux moulin et d'y prendre le thé – de faire cette promenade à travers une région qu'il aime, et de la faire seul. En d'autres termes, tu lui as concédé deux véritables plaisirs. Es-tu ignorant au point de ne pas en avoir vu le danger ? Ce qui caractérise la douleur et le plaisir, c'est qu'ils sont incontestablement réels et procurent ainsi à celui qui les éprouve une pierre de touche pour reconnaître la réalité des choses. Ainsi, si tu avais cherché à damner ton protégé

selon la méthode romantique – en en faisant une sorte de Childe Harold ou de Werther qui n'aurait cessé de s'apitoyer sur ses détres-ses imaginaires – tu aurais essayé par tous les moyens de le mettre à l'abri de toute véritable souffrance. Car, bien sûr, cinq minutes de rage de dents auraient suffi pour dévoiler l'absurdité de ce genre de langueur romantique et pour démasquer tout ton stratagème. Mais tu as voulu le damner par la mondanité, en lui faisant prendre pour le plaisir la satisfaction de sa vanité, l'agitation, l'ironie et toutes sortes de fantaisies coûteuses mais mortellement ennuyeuses. Comment se fait-il alors que tu n'aises pas compris qu'un vrai plaisir était la dernière chose à lui concéder ? Ne pouvais-tu prévoir qu'un tel contraste suffirait pour donner le coup de grâce à toutes les fadaises que tu avais pris tant de peine à lui faire apprécier ? Et que le genre de plaisir qu'il retirerait de son livre et de sa promenade serait précisément le plus dangereux de tous ? Qu'il arracherait à sa sensibilité la carapace que tu avais réussi à former à sa surface ? Qu'il aurait l'impression de revenir à lui-même, de se retrouver ? Pour le détacher de l'Ennemi, tu t'étais efforcé de le détacher d'abord de lui-même. Et jusqu'à un certain point, tu y avais réussi. Maintenant, tout est gâché.

Je sais que l'Ennemi cherche, lui aussi, à détacher les hommes d'eux-mêmes. Mais il le fait à sa manière. Rappelle-toi toujours qu'il aime sincèrement cette affreuse vermine et qu'il attache une importance exagérée à l'individualité de chacun. Quand il leur dit de renoncer à eux-mêmes, il ne veut que les amener à démordre de leurs prétentions égoïstes et volontaires. Une fois qu'ils ont fait cela, il leur rend véritablement toute leur personnalité et se vante (à juste titre, je le crains) que quand ils sont tout entiers à lui, ils sont aussi pleinement eux-mêmes. Ainsi, tout en se réjouissant de les voir sacrifier même leurs désirs les plus innocents à sa volonté, il déteste les voir perdre leur individualité pour quelque raison que ce soit. Mais nous, nous devrions toujours les y encourager. Les désirs et les impulsions qui sont au fond de l'homme sont en quelque sorte la matière première, le point de départ dont l'Ennemi l'a doté. Chaque fois que nous réussissons à l'en détourner, nous marquons donc un point. Même pour les choses sans importance,

il est toujours bon de remplacer ses goûts et ses dégoûts par les normes du monde, les conventions ou la mode. Je pousserais cette technique très loin. En règle générale, je m'efforcerais d'extirper de mon protégé tout penchant particulier, à moins, bien entendu, qu'il ne s'avère être un péché. Je m'attaquerais même à des choses aussi insignifiantes que son faible pour le cricket, sa collection de timbres ou sa tasse de chocolat. Je veux bien que ces choses soient sans vertu en elles-mêmes. Mais une sorte d'innocence, d'humilité et d'abnégation s'en dégage, et cela ne m'inspire guère confiance. L'homme qui jouit de façon réelle et désintéressée d'une chose quelconque dans ce monde, et cela pour la chose en elle-même en se souciant comme de l'an quarante de ce que les autres en disent, est déjà prévenu contre certaines de nos attaques les plus subtils. Tu devrais toujours tenter de faire abandonner à ton protégé les gens, la nourriture ou les livres qu'il aime vraiment au profit des gens « bien », de la nourriture « appropriée » et des « bons » livres. J'ai connu le cas d'un homme qui était fortement tenté par de hautes visées sociales et qui en a été préservé par un faible pour les tripes aux oignons.

Il nous reste à voir comment réparer le désastre. L'essentiel est d'empêcher ton protégé de faire quoi que ce soit. Aussi longtemps qu'il ne passe pas à l'action, peu importe la sincérité de son repentir. Laisse la petite brute s'y vautrer. S'il s'y sent poussé, laisse-le écrire un livre là-dessus. C'est souvent un excellent moyen de rendre stérile la semence que l'Ennemi sème dans le cœur d'un homme. Qu'il fasse n'importe quoi, pourvu qu'il n'agisse pas. La plus grande piété dans son imagination ou dans ses sentiments ne nous nuira pas le moins du monde, aussi longtemps que nous pouvons lui barrer le chemin de sa volonté. Comme l'a dit un homme, les habitudes actives se consolident par la répétition, tandis que les habitudes passives en sont affaiblies. Plus il sentira sans agir, moins il sera capable d'agir et, à la longue, moins il sera capable de sentir.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



## XIV

*Mon cher Wormwood,*

La chose qui m'inquiète le plus dans ton dernier rapport sur ton protégé, c'est que, cette fois-ci, il ne semble plus prendre de bonnes résolutions comme lors de sa conversion. Si je comprends bien, il ne fait plus de grandes promesses de vie vertueuse. Tine s'attend même plus à être en « état de grâce » pour le reste de ses jours. Tout ce qu'il espère c'est d'obtenir à chaque heure de chaque jour les forces nécessaires pour surmonter la tentation. Tout ceci est très mauvais.

Je ne vois qu'une seule chose à faire pour le moment. Ton protégé est devenu humble. As-tu attiré son attention sur ce fait ? Toutes les vertus deviennent moins redoutables pour nous dès qu'un homme en a pris conscience, et cela est particulièrement vrai de l'humilité. Attrape-le au moment où il est vraiment pauvre en esprit et souffle-lui à l'oreille la réflexion flatteuse : « Pardi ! Me voilà devenu humble », et tu verras, presque instantanément, l'orgueil – l'orgueil qu'il tire de son humilité – faire son apparition. S'il en voit le danger et s'emploie à étouffer cette nouvelle forme de vanité, rends-le fier de cette tentative – et ainsi de suite, aussi longtemps que cela te plaira. Pas trop longtemps, cependant, de crainte d'éveiller son sens de l'humour et des proportions, auquel cas il pourrait simplement rire de ton jeu et aller se coucher.

Mais il y a encore d'autres moyens efficaces de fixer son attention sur son humilité. Avec cette vertu, comme avec toutes les autres, l'Ennemi entend détourner l'homme de son moi pour se l'attacher à lui-même et l'intéresser à son prochain. Chaque humiliation, tout élan de haine de soi-même doivent le rapprocher de ce but. S'ils n'y parviennent pas, ils ne nous font que peu de tort. Ils peuvent même nous faire du bien, si l'homme continue à se préoccuper

uniquement de lui-même et surtout si le mépris de soi-même engendre le mépris des autres et, de ce fait, la mélancolie, le cynisme et la cruauté.

Il te faut donc cacher à ton protégé le vrai but de l'humilité. Qu'il n'y voie pas un moyen de s'oublier lui-même mais plutôt la bonne manière d'avoir une opinion juste (et modeste, bien entendu) de ses talents et de son caractère. D'après ce que tu m'écris, il doit avoir certains dons. Inculque-lui l'idée que l'humilité consiste à essayer de croire que ses dons ont, en réalité, moins de valeur qu'il ne leur en attribue. Bien sûr qu'ils en ont moins. Mais là n'est pas la question. Voici ce dont il s'agit : il faut qu'il tienne à une opinion, non pas parce qu'elle est vraie, mais pour une tout autre raison. Si tu réussis à faire cela, tu auras introduit un élément de malhonnêteté et de simulation au cœur même de ce qui menace de devenir une vertu. Par cette méthode, des milliers d'hommes ont été amenés à penser que l'humilité consiste pour une jolie femme, à se croire laide et pour un homme intelligent, à se prendre pour un imbécile. Comme ce dont ils s'efforcent de se persuader est manifestement absurde, ils n'y parviennent jamais tout à fait, ce qui nous donne l'occasion de faire graviter leurs pensées constamment autour d'eux-mêmes dans un effort pour réaliser l'impossible. Pour parer le coup de l'Ennemi, il faut connaître ses objectifs. Il voudrait amener l'homme au point où, après avoir conçu la plus belle cathédrale du monde, il est pleinement conscient qu'il n'y en a pas de plus belle et où il s'en réjouit, mais en n'éprouvant ni plus ni moins de joie que si elle était l'œuvre d'un autre. Car l'Ennemi voudrait qu'en fin de compte, il soit libéré de sa présomption à tel point qu'il puisse se réjouir avec la même sincérité et la même reconnaissance de ses propres talents que de ceux de son prochain – et d'un lever du soleil, d'un éléphant ou d'une chute d'eau. Il aimerait que chaque homme en arrive, à la longue, à reconnaître la beauté et l'excellence de toutes ses créatures (lui-même y compris). Il cherche à annihiler, dans le plus bref délai, l'amour de soi qu'il tient de l'animal, mais je crains qu'il ne s'agisse d'une politique à long terme qui vise à lui restituer un nouveau genre d'amour de soi – une sorte de charité et de gratitude envers tous les êtres, lui-même

y compris. Une fois qu'il aura appris à aimer son prochain comme lui-même, il sera en droit de s'aimer lui-même comme son prochain. Car nous ne devons jamais oublier ce trait de caractère de l'Ennemi, inexplicable et répugnant entre tous : il aime vraiment les bipèdes sans poils qu'il a créés et leur restitue toujours de la main droite ce qu'il leur a retiré de la gauche.

Par conséquent, il fait tout son possible pour détourner complètement l'attention de l'homme de sa propre valeur. Il préfère que l'homme se prenne pour un grand architecte ou un poète célèbre et l'oublie tout de suite après plutôt que de le voir passer beaucoup de temps à se persuader qu'il est un architecte médiocre ou un poète sans talent. De ce fait, tu peux t'attendre à ce que tes tentatives pour inspirer à ton protégé des sentiments de vanité ou de fausse modestie soient contrecarrées par l'Ennemi qui se chargera de lui rappeler qu'il n'est pas besoin pour l'homme d'avoir une opinion sur ses propres talents, étant donné qu'il peut fort bien continuer à augmenter leur rendement sans avoir à décider quelle sera la niche particulière qu'occupera son buste dans le temple de la gloire. Il faut que tu essayes à tout prix d'effacer ce rappel à l'ordre de la mémoire de ton protégé. De son côté, l'Ennemi fera tout en son pouvoir pour rendre concret dans son esprit cet article de foi que ces gens professent tous de leurs lèvres, mais qu'ils arrivent difficilement à accorder avec leurs sentiments, à savoir qu'ils ne se sont pas créés eux-mêmes, que leurs talents leur ont été donnés et qu'ils n'ont pas plus de raisons d'en être fiers que de la couleur de leurs cheveux. Mais toujours et par tous les moyens, l'Ennemi cherchera à détourner l'attention de ton protégé de ce genre de problème. Et toi, tu t'efforceras de l'y fixer. Selon l'Ennemi, il ne doit même pas trop penser à ses péchés. Une fois qu'il s'en est repenti, plus vite il s'en détournera, plus grande sera la joie de l'Ennemi.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*



## XV

*Mon cher Wormwood,*

Je n'ai pas été sans remarquer qu'une accalmie s'était produite dans la guerre européenne – celle que les hommes appellent naïvement « la Guerre » – et je ne m'étonne pas que, parallèlement, il y ait un apaisement dans l'anxiété de ton protégé. Allons-nous encourager ce retour au calme ou, au contraire, le replonger dans ses angoisses ? Une peur bleue et un optimisme bâtarde sont tous deux des dispositions d'esprit qui servent notre cause. Le choix qu'il nous faudra faire soulève d'importantes questions.

Les hommes vivent dans le temps mais notre Ennemi les destine à vivre dans l'éternité. Je pense que c'est là la raison pour laquelle il veut qu'ils tiennent toujours compte des deux choses : de l'éternité et de ce laps de temps qu'ils appellent le présent. Car le présent est le point où le temps touche à l'éternité. En effet, c'est seulement dans le moment présent que les hommes font une expérience qui ressemble à celle que fait notre Ennemi de la réalité dans sa totalité : c'est pour eux l'occasion unique de goûter à la liberté et de connaître l'actualité. C'est pourquoi l'Ennemi voudrait les voir constamment préoccupés ou de l'éternité (ce qui revient à dire qu'ils s'inquiètent de lui) ou du moment présent ; en train de méditer soit sur leur union éternelle avec lui, soit sur leur séparation éternelle d'avec lui, ou alors en train d'obéir à ce que leur conscience leur dicte aujourd'hui, de porter leur croix aujourd'hui, de recevoir la grâce pour aujourd'hui et de remercier pour les joies d'aujourd'hui.

C'est notre affaire de les détacher aussi bien de l'éternité que du présent. Ayant cet objectif en vue, il nous arrive d'induire un être humain (disons une veuve ou un savant) à vivre dans le passé. Mais cela n'a qu'une valeur relative, car les hommes ont une bonne

connaissance de leur passé dont le caractère spécifique le fait ressembler, dans une certaine mesure, à l'éternité. Il est bien préférable de les faire vivre dans l'avenir. Déjà, par nécessité biologique, leurs passions vont toutes dans cette direction-là, de sorte que la pensée de l'avenir enflamme à la fois leurs craintes et leurs espoirs. Et comme il leur est inconnu, en les faisant songer à l'avenir nous fixons leur attention sur des choses irréelles. En un mot, l'avenir est la chose entre toutes qui ressemble le moins à l'éternité. C'est la partie la plus temporelle du temps. Car le passé s'est figé et il ne s'écoule plus, et le présent est tout illuminé par les rayons de l'éternité. Voilà pourquoi nous avons encouragé l'élaboration de systèmes d'idées, comme l'évolutionnisme, l'humanisme ou le communisme, qui tous fondent de grands espoirs sur l'avenir, sur le cœur même de la temporalité. C'est aussi pour cette raison que la majorité des vices prennent racine dans le futur. La gratitude se tourne vers le passé et l'amour vers le présent. Mais la peur, l'avarice, l'ambition et la concupiscence regardent en avant. Ne pense pas que la concupiscence fasse exception. Au moment où le plaisir se produit, le péché (qui seul nous intéresse) est déjà consommé. Le plaisir est justement la partie du processus que nous déplorons, et nous l'éliminerions bien volontiers si sa suppression ne nous privait en même temps du péché lui-même. C'est la partie accordée par l'Ennemi et, de ce fait, elle est vécue dans le présent. Tandis que le péché, qui est notre apport, se porte vers l'avenir.

Il est vrai que l'Ennemi désire également que les hommes pensent à l'avenir – mais seulement dans la mesure où cela leur permet d'envisager dès maintenant les actes de justice ou de charité qui leur incomberont vraisemblablement demain. Ce devoir de prévoyance est un de leurs devoirs d'aujourd'hui. Même si c'est l'avenir qui lui fournit le matériau, ce devoir, comme tous les autres, fait partie du présent. Je ne suis pas en train de couper les cheveux en quatre. L'Ennemi ne veut tout bonnement pas que l'avenir tienne trop à cœur aux hommes, qu'ils y placent leur trésor. Mais c'est ce que nous voulons. Son idéal à lui, c'est l'homme qui, après avoir travaillé toute la journée dans l'intérêt de la postérité (si c'est là sa vocation), s'en lave l'esprit, laisse au ciel le soin de mener la chose

à bonne fin et retrouve instantanément la patience et la gratitude qu'exige de lui le moment présent. Mais ce que nous voulons, c'est un homme tourmenté par la pensée de l'avenir, obsédé par la vision d'un paradis terrestre imminent ou par la menace d'un enfer prochain sur terre, prêt à transgresser les ordres de l'Ennemi dans le présent si cela lui permet, comme nous cherchons à le lui faire croire, de gagner plus sûrement l'un ou de mieux éviter l'autre, misant sa foi sur le succès ou l'échec d'entreprises dont il ne verra pas le terme. Oui, nous voulons une génération qui soit perpétuellement à la poursuite d'un mirage, qui ne soit jamais honnête ni aimable ni satisfaite de son sort actuel, mais utilisant chaque vrai cadeau du présent comme simple combustible sur l'autel du futur.

Il s'ensuit qu'en général, toutes choses égales d'ailleurs, il vaut mieux pour ton protégé qu'il soit rempli d'anxiété ou d'espoir (qu'importe !) au sujet de la guerre que s'il vivait dans le présent. Cependant, l'expression « vivre dans le présent » est ambiguë. Elle peut décrire un état d'esprit qui est tout autant porté vers l'avenir que l'anxiété. Ton homme peut très bien ne pas s'en faire pour l'avenir, non pas parce qu'il a l'esprit absorbé par le présent, mais parce qu'il s'est persuadé que l'avenir lui souriait. Aussi longtemps que telle est la vraie cause de sa sérénité, celle-ci fera venir de l'eau à notre moulin. Car elle ouvre la voie à des déceptions et, par conséquent, à une exaspération, d'autant plus grandes qu'il verra sombrer tous ces faux espoirs. Si, par contre, il se rend compte des horreurs qui pourraient l'attendre et qu'il prie pour demander la force de les affronter et qu'en même temps, il se préoccupe du présent parce que là, et là uniquement, se trouvent tout devoir, toute grâce, toute connaissance et tout plaisir véritables, ses dispositions nous sont très défavorables, et nous devons attaquer d'urgence. Là encore, notre section philologique a fait du bon travail. Essaye un peu le mot « suffisance ». Mais il y a de fortes chances qu'il ne « vive dans le présent » pour aucune de ces raisons, mais tout bonnement parce qu'il est bien portant et qu'il aime son travail. Il s'agit, dans ce cas-là, d'un phénomène tout à fait naturel. Mais si j'étais toi, j'y mettrais fin malgré tout. Aucun phénomène naturel

ne sert notre cause. Et, de toute façon, de quel droit cette créature serait-elle heureuse ?

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

## XVI

*Mon cher Wormwood,*

Dans ta dernière lettre, tu me dis en passant que ton protégé a fréquenté une seule et même église depuis le jour de sa conversion, et cela en dépit d'un certain mécontentement. Puis-je te demander où tu veux en venir ? Pourquoi ne me dis-tu pas pour quelles raisons il est resté si fidèle à son église locale ? Ne te rends-tu donc pas compte qu'à moins d'être dû à de l'indifférence, cela est mauvais signe pour nous ? Tu devrais savoir, en tout cas, que si tu ne peux guérir un homme de la manie d'aller à l'église, ce qu'il y a de mieux à faire est de l'envoyer dans toutes celles du voisinage à la recherche de l'église qui lui convient, jusqu'à ce qu'il devienne un fin gourmet, un grand connaisseur en églises.

Les raisons qui nous font agir ainsi sont évidentes. En premier lieu, il nous faut nous attaquer à l'organisation paroissiale. Car elle est fondée sur une unité de lieu et non d'affinités et, de ce fait, elle rassemble des gens de classes sociales et de mentalités fort différentes pour former un tout comme le souhaite l'Ennemi. Le principe congrégationaliste, d'autre part, fait de chaque église un genre de club qui, si tout va bien, finit par devenir une coterie ou un clan. En second lieu, la recherche de l'église qui lui convient ferait de notre homme un censeur, alors que l'Ennemi voudrait qu'il fût un élève. Car ce qu'il désire d'un laïc dans l'église, c'est qu'il prenne une attitude qui soit à la fois critique – en lui faisant rejeter ce qui est faux et inutile – et qui ne le soit pas du tout – en lui interdisant de porter un jugement de valeur, de perdre son temps à se creuser la tête sur ce qu'il rejette. Ainsi, sans faire de commentaire et en toute humilité, il pourra se mettre en état de réceptivité à toute nourriture spirituelle qui lui est offerte. (Tu

vois à quel point l'Ennemi est abject, peu attaché au monde spirituel, irrémédiablement vulgaire !) Cette attitude, surtout pendant la prédication, crée un état d'esprit (des plus hostiles à notre politique) qui lui permet d'écouter même des platitudes. Il n'est guère de sermon ni de livre qui ne puisse devenir dangereux pour nous lorsqu'il est accueilli dans de telles dispositions. Je t'en conjure, remue-toi et expédie ce nigaud faire le tour des églises du quartier dès que possible. Ton activité jusqu'à présent ne nous a pas donné beaucoup de satisfaction.

Au sujet des deux églises les plus proches de son domicile, j'ai pris des renseignements au Bureau. Chacune a ses avantages. Dans la première, le vicaire de la paroisse a tellement pris l'habitude de mettre de l'eau dans son vin pour se placer au niveau d'un auditoire réputé pour son manque de foi et son obstination que c'est lui maintenant qui choque ses paroissiens par son incrédulité, et non plus le contraire. Il a sapé la foi de plus d'une âme. Sa liturgie est également admirable. Afin de ne pas créer de difficultés aux laïcs, il a supprimé les lectures bibliques du calendrier liturgique et même le psaume du jour et maintenant, sans s'en rendre compte, il s'en tient à ses quinze psaumes préférés et à ses vingt lectures bibliques favorites. Il n'y a ainsi guère de risque qu'une vérité avec laquelle ni lui ni son troupeau ne se soient encore familiarisés vienne les frapper par le moyen de l'Écriture. Mais il se peut que ton protégé ne soit pas assez sot pour ce genre d'église. Tout au moins, pas encore.

Dans l'autre église, nous avons le Frère Spike. Ses ouailles restent perplexes devant l'éventail de ses opinions. Un jour, on pourrait presque le prendre pour un communiste et le jour suivant, il se rapproche plutôt d'un genre de fascisme théocratique. Un jour, on dirait un scolastique, et le lendemain, le voilà prêt à nier jusqu'à l'existence de la raison humaine. Un jour, il se mêle de politique et, le jour d'après, il affirme que tous les États du monde sont « sous le coup du même jugement de Dieu ». Nous, bien entendu, nous connaissons le dénominateur commun de toutes ces attitudes : la haine. Cet homme ne peut se résigner à prêcher autre chose que ce qui est de nature à choquer, blesser, confondre ou humilier ses

parents et leurs amis. Un sermon que ces gens-là trouveraient acceptable lui semblerait aussi fade que des vers de mirliton. Il y a aussi une trace de malhonnêteté chez lui ; et nous en profitons pour lui faire dire : « Tel est l'enseignement de l'Église », quand il devrait dire : « Je suis presque sûr d'avoir lu ceci dans un des livres de Jacques Maritain ou dans un autre ouvrage du même genre. » Mais je dois aussi t'avertir qu'il a un gros défaut : il croit vraiment. Et ceci pourrait tout gâcher.

Pourtant, ces églises ont une bonne chose en commun : elles sont toutes deux nettement orientées. Je crois t'avoir déjà dit que, si tu ne peux empêcher ton protégé d'appartenir à une église, tu peux au moins le faire militer avec ardeur pour une tendance particulière. Je ne veux pas dire par là qu'il devrait s'engager sur le terrain doctrinal. Au contraire plus les questions de doctrine le laisseront indifférent, mieux cela vaudra. Car le dogme n'est pas notre principal instrument pour semer le trouble. Il est bien plus amusant d'attiser la haine entre ceux qui parlent de « la messe » et ceux qui préfèrent employer l'expression « la Sainte Cène », alors que ni les uns ni les autres ne pourraient dire quelle est la différence entre, disons, la doctrine de Hooker et celle de saint Thomas d'Aquin, en des termes qui résisteraient à la critique la plus superficielle. Et des choses tout à fait secondaires comme les cierges, l'habit clérical et d'autres détails du même genre sont un terrain très propice à notre activité. Nous avons presque complètement débarrassé l'esprit des hommes de ce que Paul, cet individu empoisonnant, a enseigné au sujet du manger et du boire et d'autres points secondaires, à savoir que l'homme affranchi de scrupules devrait toujours avoir des égards pour celui qui en est affligé. On pourrait penser que les gens d'aujourd'hui ne sauraient manquer de voir certaines applications pratiques de cet enseignement. On pourrait s'attendre à trouver un adhérent de la Basse Église à genoux et se signant de peur que la conscience faible de son frère de la Haute Église n'entraîne celui-ci dans l'irrévérence, et l'adhérent de la Haute Église s'abstenant de ces pratiques de peur de faire tomber son frère de la Basse Église dans l'idolâtrie. Sans notre incessant labeur, c'est bien ce qui se produirait. Sans

nous, la diversité de coutumes au sein de l’Église anglicane aurait pu devenir une véritable serre où auraient fleuri la charité et l’humilité.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*

*Mon cher Wormwood,*

La façon méprisante dont tu parles dans ta dernière lettre de la gourmandise comme moyen de gagner des âmes ne fait que prouver ton ignorance. Un de nos exploits des cent dernières années a été justement de faire taire la voix de la conscience humaine sur ce point, de sorte que de nos jours tu aurais de la peine à trouver, dans toute l'Europe, un seul sermon prêché sur ce sujet ou une seule personne ayant des scrupules dans ce domaine. Ceci a pu se réaliser en grande partie parce que nous avons concentré nos efforts sur la gourmandise du gourmet plutôt que sur celle du glouton. Comme je l'ai appris en consultant son dossier et comme tu le tiens sans doute de Glubose, la mère de ton protégé en offre un exemple typique. Elle serait bien surprise – et le sera un jour, je l'espère – de découvrir que sa vie entière a été asservie à ce genre de sensualité. Le fait lui échappe totalement puisqu'elle n'absorbe jamais de grandes portions de nourriture à la fois. Mais qu'importe la quantité, si seulement nous réussissons à nous servir du ventre de l'homme ou de son palais pour provoquer des récriminations, de l'impatience, un manque de charité et de l'égoïsme. Glubose tient la vieille femme bien en main. Elle est la terreur de ses hôtes et de ses domestiques. Elle refuse tout ce qu'on lui offre en disant d'un air posé, avec un petit soupir et un sourire : « Oh ! s'il vous plaît, s'il vous plaît ! Tout ce que je demande, c'est une tasse de thé, pas trop fort, mais pas non plus trop faible avec un tout petit morceau de toast bien croustillant. » Tu comprends ? Comme ce qu'elle exige est plus petit et moins coûteux que ce qu'on lui offre, elle ne considère jamais comme de la gourmandise son obstination à obtenir ce qu'elle désire, quel que soit le dérangement qu'elle occasionne ainsi aux autres. Au moment

même où elle satisfait son envie, elle croit pratiquer la tempérance. À table dans un restaurant bondé, elle pousse un petit cri d'horreur en voyant le plat que la serveuse, débordée de travail, vient de poser devant elle et s'exclame : « Oh ! c'est beaucoup trop. Emportez-moi tout ça et ne m'en rapportez que le quart, tout au plus. » Si on la questionnait, elle affirmerait qu'elle agit ainsi pour éviter le gaspillage. En réalité, elle le fait parce que, du fait de la finesse de goût toute particulière à laquelle nous l'avons asservie, la vue d'une quantité de nourriture supérieure à ce qu'elle peut absorber lui cause une sorte de répugnance.

La valeur réelle de l'action calme et discrète que Glubose a menée depuis des années dans la vie de cette vieille femme peut se mesurer à la façon dont son estomac domine maintenant sa vie tout entière. Elle se trouve dans ce qu'on pourrait appeler l'état d'esprit « tout ce que je veux ». En effet, tout ce qu'elle veut c'est une tasse de thé bien préparée ou un œuf à la coque bien à point ou un morceau de toast bien croustillant. Mais elle n'arrive pas à dénicher une cuisinière ou à trouver une amie qui sache faire « convenablement » ces choses pourtant si simples parce que, chez elle, le mot « convenablement » recouvre une avidité insatiable d'éprouver le plaisir exact, mais quasiment introuvable maintenant, que son palais aurait connu par le passé ; un passé où, comme elle se plaît à le dire, « on pouvait encore avoir de bons domestiques », mais où, en réalité comme nous le savons fort bien, il était plus facile de satisfaire ses sens et où elle goûtait d'autres plaisirs et comptait ainsi beaucoup moins sur ceux de la table. En attendant, les déceptions quotidiennes entretiennent sa mauvaise humeur. Et ses cuisinières, l'une après l'autre, donnent leur congé, et elle refroidit toutes ses amies. S'il arrive que l'Ennemi éveille en elle le moindre soupçon au sujet de l'importance qu'elle attache au manger et au boire, Glubose riposte en lui soufflant à l'oreille que ce qu'elle mange lui est totalement indifférent, mais qu'elle « aime que les choses soient bien faites pour son garçon ». En réalité, la gourmandise de sa mère a exaspéré celui-ci depuis des années et a gâché pour lui toute l'atmosphère de la maison.

Or, ton protégé est le fils de sa mère. Tout en engageant le gros de tes forces sur d'autres fronts – et tu as raison de le faire – laisse aussi un peu de gourmandise s'infiltrer en douce chez lui. Étant un homme, il y a peu de chances qu'il se laisse prendre par la feinte du « tout ce que je veux ». Mais on arrive assez facilement à faire d'un homme un gourmand en flattant sa vanité. Il faut lui faire croire qu'il est un fin connaisseur en cuisine. Qu'il se pique d'avoir découvert le seul restaurant en ville où l'on sait cuire à point une entrecôte ! Ce qui n'est que vanité au début peut par la suite devenir une habitude. Mais, de quelque manière que tu t'y prennes, l'essentiel est de l'amener au point où le refus de la chose à laquelle il tient – que ce soit la bouteille de champagne ou sa tasse de thé, la sole à la Colbert ou ses cigarettes – le mettra hors de ses gonds, car à ce moment-là, sa charité, son sens de la justice et son obéissance seront entièrement à ta merci.

Un simple excès dans le manger et le boire n'a pas la même valeur pour nous que cette gourmandise plus raffinée. Toutefois, sa principale utilité est de servir comme une préparation d'artillerie avant tes attaques contre la chasteté. Dans ce domaine comme dans tous les autres, il importe de maintenir chez ton protégé une attitude de fausse spiritualité. Ne le laisse pas découvrir le côté purement médical du problème. Mais tâche de lui faire croire que c'est à la suite d'un geste d'orgueil ou d'un manque de foi qu'il s'est trouvé aux prises avec toi, alors qu'il suffirait qu'il réfléchisse un instant à ce qu'il a mangé et bu pendant les dernières vingt-quatre heures pour découvrir la vraie origine de tes projectiles, ce qui lui permettrait, au moyen d'un petit effort de modération, de mettre en péril tes lignes de communication. S'il faut qu'il pense au côté médical de la chasteté, gave-le de ce gros mensonge que nous avons fait croire aux Anglais, à savoir que l'exercice physique prolongé et la fatigue qui en résulte sont les meilleurs moyens pour cultiver cette vertu. On peut se demander comment ils arrivent à croire ce genre de blague, alors que la sensualité brutale des marins et des militaires est notoire. Il est vrai que pour faire circuler cette histoire, nous avons fait appel aux instituteurs – à ces hommes dont l'intérêt porté à la chasteté n'était qu'une excuse pour

prôner les sports et qui, de ce fait, ont prôné les sports comme la bonne méthode pour sauvegarder la chasteté. Mais ce problème est beaucoup trop complexe pour qu'on l'aborde en fin de lettre.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

## XVIII

*Mon cher Wormwood,*

Même avec Slubgob, tu as dû apprendre au Collège la technique courante de la tentation sexuelle. Étant donné que, pour nous esprits, ce sujet est particulièrement rebutant (quoique nécessaire à notre formation), je ne m'y étendrai pas. Mais sur les grandes questions qui y sont liées, tu as encore pas mal à apprendre.

Les exigences de l'Ennemi placent les hommes devant ce dilemme : ou bien la continence absolue, ou bien la stricte monogamie. Depuis la grande victoire initiale de notre Père, nous leur avons rendu la première possibilité extrêmement difficile. En outre, depuis plusieurs siècles déjà, nous avons réussi à bien des égards à les empêcher de se servir de la seconde comme moyen d'évasion. Nous sommes parvenus à ce résultat grâce à la collaboration des poètes et des romanciers qui ont accrédité la fiction que l'expérience étrange, et généralement de courte durée, que les hommes appellent « être amoureux » est la seule base valable pour un mariage ; que le mariage peut et doit rendre permanent cet état d'excitation ; et qu'un mariage qui n'y parviendrait pas cesserait d'être indissoluble. Il ne s'agit là que d'une parodie de la pensée de l'Ennemi.

Toute la philosophie de l'enfer repose sur cet axiome qu'une chose n'est pas une autre, et surtout qu'un être n'est pas un autre. Mon bien est à moi et ton bien est à toi. Ce que l'un gagne, l'autre le perd. Même un objet inanimé est ce qu'il est grâce au fait qu'il exclut tout autre objet de l'espace qu'il occupe. S'il prend de l'extension, il le poussera de côté ou l'absorbera. C'est pareil avec les êtres. Chez les animaux, l'absorption prend la forme du manger et du boire. Chez nous, cela veut dire que la volonté et la liberté du plus faible sont absorbées par le plus fort. « Être » signifie « être en compétition ».

La philosophie de l'Ennemi, par contre, n'est ni plus ni moins qu'un subterfuge qui lui permet d'éviter cette vérité tout à fait évidente. Elle soutient un paradoxe. Il doit y avoir une sorte d'unité dans la multiplicité des choses. Mon bien à moi doit être aussi le bien d'autrui. Cette impossibilité, il la nomme amour. Et cette panacée fastidieuse, on la découvre dans tout ce qu'il fait et même dans tout ce qu'il est – ou prétend être. C'est pourquoi il ne se contente pas, en ce qui le concerne lui-même, d'être simplement une unité arithmétique. Il se pique d'être trois tout en étant un pour que ses idées biscornues sur l'amour soient enracinées jusque dans sa nature. À l'autre bout de l'échelle, il introduit dans le monde matériel cette invention obscène qu'est l'organisme, dont les parties sont détournées de leur destination naturelle, la compétition, pour se mettre à collaborer.

Sa vraie motivation, en choisissant la sexualité comme méthode de reproduction pour l'homme, ressort nettement de l'usage qu'il en fait. L'instinct sexuel aurait, à notre avis, pu rester une chose tout à fait innocente. Il aurait pu être un moyen parmi d'autres par lequel le plus faible serait devenu la proie du plus fort – comme c'est d'ailleurs le cas chez les araignées, où la mariée termine ses noces en dévorant son époux. Mais chez les hommes, l'Ennemi a associé sans motif le désir sexuel avec l'affection mutuelle des deux partenaires. Il a aussi rendu leur progéniture dépendante de ses parents, auxquels il a d'ailleurs donné cet élan instinctif qui les pousse à en prendre soin – créant ainsi la famille, qui ressemble à l'organisme, mais qui est encore bien pire ; car ses membres, tout en étant plus indépendants les uns des autres, sont, cependant, unis de façon plus consciente et plus responsable. Toute cette affaire n'est, au fond, qu'un stratagème de plus pour imposer l'amour.

Mais voici le comique de la situation. L'Ennemi décrit un couple marié en disant qu'ils sont « une seule chair ». Il ne parle nulle part d'« un couple heureux en mariage » ou d'« un couple qui s'est marié parce que les deux étaient amoureux », mais tu peux t'arranger pour que les hommes ne remarquent pas cela. Tu peux aussi leur faire oublier que l'homme qu'ils appellent Paul n'a pas seulement utilisé cette expression en parlant de couples mariés. À ses

yeux, il suffisait d'avoir eu des rapports avec une femme pour être « une seule chair » avec elle. Tu peux ainsi duper les hommes en leur faisant prendre pour le panégyrique de l'état amoureux ce qui n'est qu'une simple description de la nature véritable des rapports sexuels. Il est un fait que chaque fois qu'un homme couche avec une femme, il s'établit entre eux, qu'ils le veuillent ou non, une relation transcendante dont ils devront jouir ou souffrir éternellement. De l'affirmation vraie que cette relation transcendante a pour but de produire l'affection réciproque et la vie de famille (et c'est hélas ! ce qui arrive trop souvent lorsqu'elle est établie dans l'obéissance) les hommes peuvent être amenés à tirer la conclusion tout à fait fausse que ce mélange de tendresse, de peur et de désir qu'ils appellent « être amoureux » est la seule chose qui fasse un mariage heureux ou qui lui donne son caractère sacré. Il est facile de faire croire ce genre d'erreur parce qu'en Europe occidentale tout au moins, on tombe généralement amoureux avant de contracter un mariage selon la volonté de l'Ennemi, une union conclue avec un désir sincère de fidélité, de fécondité et de bonne volonté ; un peu comme l'émotion religieuse accompagne généralement – mais pas toujours – la conversion. En d'autres termes, il faut encourager les hommes à considérer comme la base de leur union une variante colorée et déformée de l'un de ses fruits promis par l'Ennemi. Deux avantages en découlent. Tout d'abord, certains hommes qui n'ont pas le don de la continence pourront être découragés de chercher la solution à leur problème dans le mariage parce qu'ils n'auront pas l'impression d'être amoureux et que, grâce à nous, l'idée de se marier pour d'autres motifs leur semblera toujours méprisable et cynique. Oui, c'est bien là ce qu'ils pensent. Ils estiment que le désir de s'associer avec quelqu'un en toute loyauté pour s'épauler mutuellement, pour rester chastes l'un et l'autre et pour engendrer la vie a bien moins de valeur qu'une tempête émotive. (Ne manque pas de suggérer à ton protégé que la cérémonie religieuse du mariage a quelque chose de très choquant.) Ensuite, n'importe quel bégue qu'un homme pourrait avoir pour quelqu'un de l'autre sexe – pourvu qu'il ait l'intention de l'épouser – sera considéré comme de « l'amour ». Et cet « amour » sera la tête de Turc qui devra prendre

sur elle toute la faute et protéger l'homme de toutes les conséquences de son mariage avec une païenne, une crétine ou une paillarde. Mais je t'en, dirai davantage dans ma prochaine lettre.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

## XIX

*Mon cher Wormwood,*

J'ai longuement réfléchi à la question que tu m'as posée dans ta dernière lettre. Si, comme je te l'ai clairement démontré, tous les êtres, de par leur nature, entrent forcément en compétition les uns avec les autres et que, de ce fait, l'idée même que l'Ennemi se fait de l'amour est une contradiction dans les termes, que faut-il penser de mon avertissement réitéré qu'il aime vraiment cette vermine humaine et qu'il désire sincèrement sa libération et le prolongement de son existence ? J'espère bien, mon garçon, que tu n'as pas montré ma lettre à qui que ce soit d'autre. Non pas que cela puisse avoir de l'importance. N'importe qui verrait que l'hérésie apparente dans laquelle je suis tombé est tout à fait accidentelle. À propos, as-tu bien compris que certaines allusions, en apparence peu flatteuses pour Slubgob, ne devaient pas être prises au sérieux ? Je l'espère, car j'éprouve, en réalité, le plus grand respect pour lui. Et évidemment, il ne fallait pas non plus prendre pour argent comptant certaines choses que je disais quand je parlais de ne pas te protéger devant nos autorités. Tu peux t'y fier, je veillerai sur tes intérêts. Mais, s'il te plaît, garde bien tout sous clef.

Il est un fait que la remarque que l'Ennemi aime vraiment les hommes m'a échappé par mégarde. Bien entendu, cela est impossible. Il est un être à part. Ils sont donc distincts de lui et leur bien ne peut pas être le sien. Tout ce rabâchage sur l'amour doit couvrir tout autre chose. Pour les avoir créés et se donner tant de mal pour eux, il faut qu'il ait de bons motifs. Si nous autres, nous parlons parfois comme s'il avait cet amour impossible, c'est que nous avons complètement échoué dans notre enquête sur ses vrais motifs. Que pense-t-il faire avec eux ? C'est un problème insoluble. Je ne vois pas quel mal cela peut faire si je te confie que cette question

a été la cause principale du conflit entre notre Père et l'Ennemi. Quand l'affaire de la création de l'homme a été mise la première fois sur le tapis et quand, à ce moment-là déjà ; l'Ennemi a reconnu ouvertement qu'il prévoyait un certain épisode autour d'une croix, notre Père a, tout naturellement, demandé un entretien pour recevoir des explications. L'Ennemi n'en a fourni aucune autre en dehors de cette histoire abracadabrante d'un amour désintéressé qu'il a fait circuler depuis lors. Cette histoire-là, notre Père n'a évidemment pas pu l'accepter. Il a imploré l'Ennemi de jouer cartes sur table et il lui en a donné l'occasion à plusieurs reprises. Il lui a même avoué qu'il était très curieux de pénétrer ce secret. Et l'Ennemi lui a répondu : « Je souhaite de tout cœur que tu le découvres. » Je suppose que c'est à ce point-là de l'entretien que l'écœurement éprouvé par notre Père devant un manque de confiance aussi peu motivé l'a incité à se retirer à une distance infinie de sa Présence, et cela avec une rapidité qui a donné lieu à l'absurde histoire de l'Ennemi qu'il a été précipité du ciel. Depuis lors, nous avons commencé à comprendre pourquoi notre Oppresseur est tellement cachottier. Son trône dépend de ce secret. Des gens de son bord ont souvent avoué que si jamais il nous arrivait de comprendre ce qu'il veut dire par « amour », la guerre serait terminée et nous réintégrerions le ciel. C'est donc là qu'est notre grande tâche. Nous savons qu'il ne peut vraiment aimer. Personne ne le peut. Cela ne rime à rien. Si seulement nous pouvions découvrir ce qu'il manigance ! Nous avons examiné une hypothèse après l'autre. Mais nous n'avons toujours pas trouvé. Nous ne devons pourtant jamais perdre espoir. Des théories de plus en plus compliquées, une documentation constamment enrichie, des récompenses plus grandes pour les enquêteurs qui font des progrès, des punitions plus terribles pour ceux qui essuient des échecs – tout cela, si nous le maintenons et l'intensifions jusqu'à la fin des temps, nous vaudra certainement le succès.

Tu te plains que dans ma dernière lettre je n'aie pas précisé si je considérais qu'« être amoureux » était un état désirable pour les hommes ou non. À vrai dire, mon cher Wormwood, c'est le genre de question auquel il faut s'attendre de leur part. Laisse-leur le

soin de discuter si l'amour ou le patriotisme ou le célibat ou les cierges sur l'autel ou la lutte antialcoolique ou l'éducation sont « bons » ou « mauvais ». Ne vois-tu donc pas qu'il n'y a pas de réponse ? Rien, au fond, n'a d'importance, sinon une certaine disposition d'esprit, dans certaines circonstances, qui poussera l'un de nos protégés à un certain moment plus près de l'Ennemi ou plus près de nous. Ce serait donc une très bonne chose de faire décider à ton protégé si l'amour est « bon » ou « mauvais ». S'il est un homme orgueilleux, dont le mépris du corps provient d'une faiblesse de santé – alors qu'il l'attribue, lui, à un souci de pureté – et s'il fait partie de ces personnes qui trouvent un malin plaisir à faire fi de tout ce que leurs semblables approuvent, alors, à tout prix, laisse-le se prononcer contre l'amour. Imprègne-le d'un, ascétisme empreint de suffisance puis, quand tu auras ôté à sa sexualité tout ce qui aurait pu l'humaniser, fais-la peser sur lui sous une forme beaucoup plus brutale et plus cynique. Si, par contre, il est plutôt du type émotif et crédule, nourris son esprit de lectures des poètes et des romanciers les plus médiocres de la vieille école, jusqu'à ce que tu l'aies persuadé que l'amour est à la fois irrésistible et intrinsèquement méritoire. Cette conviction ne nous sera pas d'un grand secours, je le veux bien, lorsqu'on essaiera de l'entraîner occasionnellement dans l'impudicité. Mais c'est la bonne formule pour le genre d'adultère prolongé, « noble », romantique, tragique qui se termine, si tout va bien, par un meurtre ou par un suicide. Autrement, elle pourra servir à orienter ton protégé vers un mariage utile à notre cause. En effet, bien que celui-ci soit une invention de l'Ennemi, il a son utilité pour nous. Il doit exister dans l'entourage de ton protégé plusieurs jeunes femmes qui sauraient lui rendre la vie chrétienne extrêmement difficile, si seulement tu pouvais le décider à épouser l'une ou l'autre. S'il te plaît, fais-moi un rapport sur ce point dans ta prochaine lettre. Dans l'intervalle, mets-toi bien dans la tête que le fait de « tomber amoureux » ne sert pas nécessairement notre cause, ni d'ailleurs celle de l'Ennemi. Ce n'est qu'une de ces occasions que nous cherchons, l'un et l'autre, à mettre à profit. Comme la plupart des autres choses pour lesquelles les hommes s'emballent – la santé

ou la maladie, la vieillesse ou la jeunesse, la guerre ou la paix –, il s'agit là, du point de vue de la vie spirituelle, en majeure partie de matériaux bruts.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*

*Mon cher Wormwood,*

J'apprends avec un vif déplaisir que l'Ennemi a de force mis fin à tes attaques contre la chasteté de ton protégé, du moins pour le moment. Tu aurais dû savoir que c'est toujours cela qu'il fait en fin de compte et tu aurais dû t'arrêter avant d'atteindre ce stade. Car, les choses étant ce qu'elles sont, ton homme a fini par découvrir cette dangereuse vérité que ce genre d'attaque ne dure pas indéfiniment ; par conséquent, tu ne pourras plus te servir de notre meilleure arme – à savoir cette croyance qu'ont les hommes ignorants qu'il n'y a pas d'autre moyen de se débarrasser de nous que de nous céder. Je suppose, cependant, que tu as essayé de l'amener à la conviction que la chasteté est nuisible à sa santé ?

Je n'ai pas encore reçu ton rapport sur les jeunes femmes de son quartier. J'aimerais l'avoir au plus vite, car si nous ne pouvons pas utiliser son instinct sexuel pour le faire tomber dans l'impureté, il faut essayer de s'en servir pour lui faire contracter un mariage qui nous convienne. En attendant, je voudrais te donner quelques indications sur le type de femmes – je parlerai surtout de leur aspect physique – dont il devrait tomber amoureux si c'est là le mieux que nous puissions faire.

Il est vrai que ce genre de question est tranché dans ses lignes générales par des esprits placés bien plus haut que nous dans la hiérarchie de l'enfer. C'est l'affaire de ces grands maîtres de provoquer, à chaque époque, une déformation générale de ce qu'on pourrait appeler les « goûts » sexuels. Ils y arrivent en influençant ce petit cercle d'artistes, de couturiers, d'actrices et d'agents publicitaires en vogue qui déterminent le type de beauté à la mode. Ce à quoi ils visent c'est de tenir les individus de l'un des sexes à distance de ceux de l'autre sexe avec qui ils seraient susceptibles

de contracter un mariage heureux, fécond et salutaire à leur vie spirituelle. Ainsi, nous avons, depuis bien des siècles déjà, réussi à triompher de ce qui est pourtant naturel chez l'homme, de sorte que certains traits caractéristiques du mâle – comme la barbe – déplaisent à la plupart des femmes. Et il y a plus là-dedans que tu ne l'imagines. En ce qui concerne les goûts des hommes, nous leur avons donné pas mal de variété. À une certaine époque, nous les avons orientés vers le type de beauté plastique et aristocratique, mêlant leur vanité de mâle à leur désir et les poussant ainsi à propager la race avec les femmes les plus arrogantes et les plus dépensières. À une autre époque, nous avons sélectionné un type de femmes exagérément féminines, tendres et langoureuses, de sorte que la bêtise et la lâcheté, et toutes les fourberies et les mesquineries qui les accompagnent, ont fait prime. Actuellement, nous allons en sens inverse. L'âge du jazz a succédé à celui de la valse, et nous sommes en train d'apprendre aux hommes à aimer des femmes dont le corps se distingue à peine de celui d'un garçon. Comme ce genre de beauté est encore plus éphémère que les autres, nous intensifions – avec les meilleurs résultats – l'horreur de vieillir latente chez toutes les femmes et les rendons moins désireuses et moins capables de porter des enfants. Et ce n'est pas tout. Nous avons manigancé un accroissement considérable de l'indulgence de la société à l'égard de la représentation du nu – pas du nu intégral, toutefois – dans l'art et de son étalage sur la scène et sur la plage. Tout est truqué, naturellement. Les silhouettes dessinées par les artistes en vogue sont faussées. Et les femmes qui se promènent en maillot de bain ou en pantalon sont généralement serrées et comprimées dans leur vêtement pour paraître plus fermes, plus minces et plus masculines que la nature ne le permet à une femme adulte. Mais, en même temps, nous donnons l'impression à ce monde moderne que tout ce qu'il fait est « franc » et « sain », que c'est un retour à la nature. De cette façon, nous orientons de plus en plus le désir de l'homme vers quelque chose qui n'existe pas – laissant l'œil jouer un rôle toujours plus important dans sa vie sexuelle tout en rendant ses exigences toujours plus difficiles à satisfaire. Ce qui va en résulter, tu n'as pas de peine à l'imaginer !

Telles sont, pour le moment, les grandes lignes de notre stratégie. Mais à l'intérieur de ce cadre, tu trouveras sans doute moyen d'aiguiller le désir de ton protégé sur l'une des deux voies qui se présentent à lui. Si tu examines soigneusement le cœur de n'importe quel homme, tu découvriras qu'il est obsédé par au moins deux types de femmes, une Vénus terrestre et une Vénus infernale, et que la qualité de son désir varie en fonction de son objet. Son désir pour le premier genre de femme se plie tout naturellement aux exigences de l'Ennemi. Il est volontiers empreint de charité, facilement favorable au mariage et tout imprégné de cette lumière d'or qui émane du respect de l'autre et d'un air naturel — lumière que nous détestons tant. Mais il y a aussi l'autre type de femme, qu'il désire brutalement et qu'il tient à désirer brutalement. C'est le genre qui convient le mieux pour le détourner de l'idée même du mariage. Mais même s'il devait épouser une telle femme, il aurait toujours tendance à la traiter comme son esclave, son idole ou sa complice. Son amour pour une femme du premier type pourrait aussi l'entraîner dans ce que l'Ennemi appelle « le mal », mais seulement accidentellement. Il se mettra, par exemple, à souhaiter qu'elle ne soit pas la femme de quelqu'un d'autre et à déplorer qu'il ne puisse l'aimer dans la légalité. Mais dans le deuxième cas, le mal est voulu ; il lui trouve la saveur piquante qu'il recherche. Dans le visage de ce type de femme, il est attiré par une sensualité animale ou par un air boudeur, rusé ou cruel. Quant à son corps, ce qui lui plaît, c'est quelque chose de très différent de ce qu'il appellerait normalement la beauté, quelque chose qu'il qualifierait même, dans un moment de lucidité, de laideur, mais qui peut, grâce à notre art, agir sur le point sensible de son obsession secrète.

Le vrai rôle de la Vénus infernale est, sans nul doute, celui de prostituée ou de maîtresse. Mais si ton protégé est chrétien, et si on lui a bien fait la leçon sur « l'amour » auquel on ne peut pas résister et qui excuse tout, on peut éventuellement l'amener à l'épouser. Et un tel résultat vaut l'effort fourni pour l'atteindre. Dans ce cas, tu auras, sans doute, subi un échec dans le domaine de l'impudicité ou du vice solitaire. Mais il est d'autres méthodes,

moins directes, pour démolir un homme en se servant de son instinct sexuel. Et, je te le signale en passant, celles-ci ne sont pas seulement efficaces, mais elles sont aussi un vrai délice pour nous. Le malheur qui en résulte est des plus durables – et des plus délectables !

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

*Mon cher Wormwood,*

Tu as raison. Une période de tentation sexuelle est le meilleur moment pour déclencher, chez ton protégé, un accès de mauvaise humeur. Tu peux même mener une véritable offensive dans ce domaine, à condition qu'il n'y voie qu'une escarmouche de moindre importance. Ici comme ailleurs, il te faudra préparer cet assaut moral en obscurcissant son intelligence.

Les hommes ne se mettent pas en colère pour un simple malheur mais seulement quand ils se croient lésés. Et ils se sentent frustrés dans la mesure où ils ont l'impression qu'on leur refuse de satisfaire à des revendications légitimes. Plus ton protégé sera donc exigeant vis-à-vis de la vie, plus souvent il se sentira frustré et, de ce fait, sera de mauvaise humeur. Ainsi, tu as dû te rendre compte que rien ne le met aussi facilement en colère que de voir quelqu'un d'autre disposer, de manière inattendue, du temps qu'il se croyait alloué. C'est tantôt le visiteur imprévu (quand il se réjouissait de passer une soirée tranquille), tantôt la femme bavarde de son ami (qui s'est amenée alors qu'il s'attendait à se retrouver seul avec son ami) qui le jettent hors de ses gonds. Ce n'est pas qu'il soit égoïste et paresseux au point que ces petits devoirs de politesse soient déjà trop pour lui. Ils l'agacent tout simplement parce qu'il estime que son temps lui appartient en propre et qu'il se trouve volé. Il faut donc que tu veilles soigneusement à ce que cette étrange notion : « Mon temps m'appartient » reste bien gravée dans son esprit. Donne-lui l'impression qu'il commence chacune de ses journées comme le propriétaire légitime des vingt-quatre heures qui suivent. Qu'il considère comme une redevance gênante

la part qu'il doit en céder à ses employeurs et comme une donation généreuse celle qu'il consacre à ses devoirs religieux. Mais ce qu'il ne doit à aucun prix mettre en doute, c'est que le total duquel il fait ces déductions soit, d'une façon tout à fait mystérieuse, son patrimoine personnel.

Te voilà devant une tâche bien délicate. La présomption que tu veux maintenir chez lui est tellement absurde que si jamais elle était mise en question, nous ne trouverions pas le moindre argument en sa faveur. L'homme est incapable de créer ou même de retenir la moindre parcelle de son temps ; il lui est accordé tout à fait gratuitement. Il pourrait aussi bien se considérer comme le propriétaire du soleil et de la lune. En plus, ton protégé s'est consacré, au moins en principe, tout entier au service de l'Ennemi, et si celui-ci lui apparaissait sous forme humaine et exigeait qu'il se mît tout entier à son service, ne fût-ce que pour une journée, il ne refuserait certainement pas. Il serait grandement soulagé si cette journée ne comportait rien de plus désagréable que de subir le bavardage d'une femme stupide. Et il serait presque déçu, si, ce jour-là, pour une demi-heure, l'Ennemi lui disait : « Maintenant, tu peux aller t'amuser. » Or, s'il ne réfléchissait qu'un instant à sa présomption, même lui finirait par se rendre compte qu'en fait il se trouve chaque jour dans une situation analogue. Quand je te parle donc de maintenir chez lui cette présomption, la dernière chose que je voudrais que tu fasses est de lui fournir des arguments pour l'appuyer. Car il n'en existe pas. Ta tâche est purement négative. Ne laisse pas ses pensées vagabonder autour de ce problème. Drape-le d'obscurité, et qu'au sein de ces ténèbres son sens d'un droit de propriété incontestable sur le temps agisse en silence, sans qu'il y prête attention.

En général, il faut encourager le sens de la propriété chez les hommes. En fait, ils sont toujours en train de revendiquer tel ou tel droit de propriété, ce qui semble aussi bizarre au ciel qu'à l'enfer. Mais il faut les laisser faire. Le discrédit que l'on jette actuellement sur la chasteté provient en grande partie de cette idée qu'ont les hommes qu'ils sont propriétaires de leur corps – de ce vaste et dangereux domaine, vibrant de cette énergie qui a créé les

mondes, dans lequel ils se trouvent sans qu'on leur ait demandé leur avis et dont ils peuvent être éjectés à n'importe quel moment au gré d'un autre. Ils ressemblent à ce fils de roi que son père aurait placé, par amour, à la tête de quelque vaste territoire administré, en fait, par de sages conseillers et qui s'imaginerait qu'il possède effectivement ces villes, ces forêts, ce blé de la même façon que les briques du jeu de construction avec lequel il s'amuse sur le sol de sa nursery.

Ce sens de la propriété, nous ne le produisons pas seulement par l'orgueil mais aussi par la confusion. Nous enseignons aux hommes à ne pas tenir compte des sens différents du pronom personnel – de ces nuances et de cette gradation dans le sens, si l'on va par exemple de « mes bottes », en passant par « mon chien », « mon serviteur », « ma femme », « mon père », « mon maître » et « mon pays » jusqu'à « mon Dieu ». On peut leur apprendre à réduire tous ces sens à un seul, au « mon » de la propriété que l'on trouve dans « mes bottes ». Déjà dans sa nursery, on peut inculquer à l'enfant que quand il dit « mon nounours », cela ne veut pas dire « mon vieil ami, objet de ma tendresse » (comme l'Ennemi ne tardera pas à le lui enseigner si nous ne sommes pas sur nos gardes), mais « l'ours que je peux mettre en lambeaux si j'en ai envie ». Et à l'autre bout de l'échelle, nous avons appris aux hommes à dire « mon Dieu » en donnant au pronom un sens très proche de celui qu'il a dans « mes bottes », c'est-à-dire « le Dieu sur lequel j'ai acquis des droits grâce à mes mérites exceptionnels et que j'exploite du haut de la chaire – le Dieu que je mets à mon service ».

Et le comique de l'histoire, c'est que le mot « mien » dans son plein sens possessif ne peut être prononcé par aucun être humain à l'égard de quoi que ce soit. En fin de compte, ce sera soit notre Père soit l'Ennemi qui pourra appeler « sien » chaque chose, et surtout chaque homme, qui auront existé. N'aie pas peur, les hommes finiront bien par découvrir à qui appartiennent réellement leur temps, leur âme et leur corps – pas à eux-mêmes en tout cas. Pour le moment, l'Ennemi appelle « sien » tout ce qui existe pour la raison pédantesque et légaliste qu'il en est le créateur. Notre

Père espère, cependant, qu'à la fin, il pourra appeler toutes choses « siennes » pour la raison plus réaliste et dynamique qu'il en a fait la conquête.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

*Mon cher Wormwood,*

Eh bien, voilà ! Ton pupille est tombé amoureux – et cela de la pire espèce d'amour dont il aurait pu être atteint – et par surcroît, d'une fille qui ne figure même pas sur le rapport que tu m'as envoyé. Cela t'intéressera peut-être d'apprendre que le petit malentendu avec la Police secrète que tu as essayé de provoquer à propos de certaines expressions imprudentes dans l'une de mes lettres et entièrement dissipé. Si tu comptais là-dessus pour t'assurer mes bons offices, tu ne tarderas pas à te rendre compte de ton erreur. Tu paieras pour cette gaffe comme pour toutes les autres. En attendant, je joins à ma lettre un opuscule qui vient de paraître sur la nouvelle Maison de correction pour tentateurs incomptéents. Il y a beaucoup d'illustrations et tu n'y trouveras pas une seule page ennuyeuse.

Je viens de consulter le dossier de la fille en question et je suis horripilé de ce que j'y vois. Ce n'est pas seulement une chrétienne, mais c'en est une de la pire espèce : une créature vile, servile, maniérée, réservée, ne répondant que par monosyllabes, discrète comme une souris, toujours au bord des larmes, tout à fait quelconque, encore vierge, bref, le genre de jeune fille qui sort d'un couvent. La petite brute. Elle me dégoûte. Elle sent la punaise de sacristie même au travers des pages de son dossier. C'est à vous rendre fou de voir comment le monde a empiré. Dans le bon vieux temps, elle eut été bonne pour les arènes. C'est ce qu'il faudrait faire avec cette sorte de personne. Non pas que cela nous avancerait beaucoup. Car c'est une sale tricheuse (je connais ce genre) qui a l'air de s'évanouir à la seule vue du sang mais qui meurt ensuite avec le sourire. Une tricheuse dans tous les domaines. On lui donnerait le bon Dieu sans confession, et pourtant elle a le

don de l'ironie. Le genre de créature qui me trouverait, même moi, drôle. Une fade petite prude – et pourtant prête à tomber dans les bras de ce grand nigaud comme n'importe laquelle de ces bêtes humaines destinées à la reproduction. Pourquoi l'Ennemi ne la maudit-il pas pour cela, lui qui est tellement fou de virginité, au lieu de sourire béatement à ce spectacle ?

Au fond, c'est un hédoniste. Tous ces jeûnes, ces veilles, ces bûchers, ces croix ne sont qu'une façade. Ce n'est que l'écume au bord de la mer. Dès qu'on gagne le large, il y a des plaisirs, et toujours plus de plaisirs. Il n'en fait d'ailleurs pas un secret. À sa droite, il y a « des délices éternelles ». Pouah ! Je ne pense pas qu'il ait la moindre notion de l'élévation et de l'austérité du mystère que nous distinguons à travers la vision de l'enfer. Il est si vulgaire, Wormwood. Il a l'esprit bourgeois. Il a rempli son monde de plaisirs. Il y a toutes sortes de choses que les hommes peuvent faire tout au long de la journée sans que cela le gêne le moins du monde ils peuvent dormir, se laver, manger, boire, faire l'amour, jouer, prier, travailler. Tout doit être tordu avant de nous être de la moindre utilité. Nous luttons dans des conditions terriblement défavorables. Rien n'est naturel et simple chez nous. (Non pas que cela puisse te servir d'excuse. Je te réglerai ton compte dans un instant. Tu m'as toujours détesté et, chaque fois que tu l'as osé, tu as été insolent envers moi.)

Mais poursuivons. Ton protégé fera, bien entendu, la connaissance de la famille de cette femme et de tout leur cercle d'amis. Ne pouvais-tu donc pas voir que la maison même dans laquelle elle habite est un endroit où il n'aurait jamais dû mettre les pieds ? Du haut en bas, elle est imprégnée de cette odeur mortelle. Le jardinier même, bien qu'il n'y vive que depuis cinq ans, commence déjà à l'exhaler. C'est pareil quand des visiteurs viennent y passer le week-end ; ils repartent avec un peu de cette odeur. Le chien et le chat en sont atteints. Et c'est une maison remplie du mystère impénétrable. Nous sommes certains (il s'agit là d'un principe élémentaire) que chacun des membres de la famille doit, à sa façon, exploiter les autres – mais nous n'arrivons pas à savoir comment. Ils gardent aussi jalousement que l'Ennemi le secret de ce qui se

cache derrière leur soi-disant amour désintéressé. Toute la maison, le jardin y compris, est un vaste nid d'obscénités. Elle rappelle d'une façon écœurante la description qu'un de leurs auteurs a faite du ciel : « Ces régions où il n'y a que la vie et où, de ce fait, tout ce qui n'est pas musique est silence. »

La musique et le silence – comme je les déteste ! Comme nous devrions être reconnaissants de ce que, depuis l'entrée de notre Père en enfer – il y a de cela très longtemps, bien plus longtemps que les hommes ne sont capables de l'exprimer, même s'ils savent calculer en années-lumière – pas un centimètre carré de l'espace infernal ni une seconde du temps infernal n'aient été cédés à l'une ou l'autre de ces forces abominables, mais que partout et toujours il y ait eu du bruit ! Car le bruit, c'est la dynamique de notre système, l'expression audible de tout ce qui est triomphant, brutal et viril, notre seule défense contre les scrupules idiots, les regrets amers et les désirs irréalisables. Nous finirons par remplir tout l'univers de bruit. Nous avons déjà fait des pas de géant dans ce domaine en ce qui concerne la terre. Quant aux mélodies et aux silences du ciel, nous saurons les couvrir par nos cris. Mais je reconnaît que nous ne sommes pas encore assez bruyants, tant s'en faut. Cependant, on continue les recherches. Et, en attendant, toi, dégoûtante petite...

*[Ici le manuscrit s'arrête, et c'est une autre main qui poursuit.]*

Je m'aperçois que, dans le feu de la rédaction, j'ai pris, sans m'en rendre compte, la forme d'un grand mille-pattes. De ce fait, je dicte le reste de la lettre à mon secrétaire. Maintenant que la transformation est terminée, je me rends compte qu'il s'agit d'un phénomène périodique. Les hommes en ont vaguement entendu parler. Un récit déformé en a, d'ailleurs, été publié par le poète Milton avec la remarque absurde que de tels changements de forme sont une « punition » qui nous est infligée par l'Ennemi. Un auteur contemporain – qui a un nom qui ressemble à Pshaw\* – a, toutefois,

---

\* Exclamation de mépris, du même genre que *peuh !* en français. L'auteur en question est Bernard Shaw (1856-1950). (NdT)

découvert la vérité. La transformation se fait de l'intérieur et est une glorieuse manifestation de cette force vitale que notre Père finirait par adorer, s'il adorait autre chose que lui-même. Sous ma forme actuelle, il me tient encore plus à cœur de te voir et de t'unir à moi par une étreinte à laquelle tu ne puisses plus t'arracher.

(signé) *Toadpipe*

Pour Sa Sublimité Abyssale,  
le Sous-secrétaire Screwtape

## XXIII

*Mon cher Wormwood,*

Par l'intermédiaire de cette fille et de son odieuse famille, ton protégé apprend, de jour en jour, à connaître davantage de chrétiens, et des chrétiens très cultivés par-dessus le marché. Pendant un bon moment, il ne sera guère possible de le débarrasser de ses préoccupations spirituelles. Puisqu'il en est ainsi, il nous faudra les altérer. Sans doute t'es-tu souvent exercé sur le terrain de manœuvres à te changer en ange de lumière. Maintenant, le moment est venu de le faire face à l'Ennemi. Le monde et la chair nous ont déçus ; il nous reste encore une troisième force. Et un succès remporté de cette façon-là est ce qu'il y a de plus glorieux. Un saint corrompu, un pharisen, un inquisiteur ou un magicien amusent davantage l'enfer qu'un simple tyran ou qu'un débauché.

Après avoir fait le tour des nouveaux amis de ton protégé, je suis arrivé à la conclusion que le point d'attaque le plus adéquat se situe quelque part à la frontière entre la théologie et la politique. Plusieurs de ses amis se préoccupent énormément des implications sociales de la foi. En soi, cela est un mal. Mais de ce mal, on peut tirer un bien.

Tu verras qu'un certain nombre d'auteurs chrétiens qui s'intéressent à la politique sont d'avis que le christianisme a commencé très tôt à dégénérer en s'écartant de la doctrine de son fondateur. Or, il nous faudrait exploiter cette idée et chercher à accréditer à nouveau la notion d'un « Jésus historique » qu'il s'agirait de redécouvrir en éliminant tous les « ajouts et altérations » plus tardifs et d'opposer ensuite à toute la tradition chrétienne. Pour la génération précédente, nous avons lancé l'idée d'un « Jésus historique » du type libéral et humanitaire. Actuellement, nous sommes en train de mettre au point un nouveau « Jésus historique » du type

marxiste, catastrophique et révolutionnaire. De telles élucubrations, dont nous pensons leur offrir un nouvel échantillon tous les trente ans environ, offrent de multiples avantages. Tout d'abord, elles font toutes dévier la dévotion des hommes vers un objet qui n'existe pas, car chaque « Jésus historique » est tout ce qu'il y a de moins historique. Les documents sont là et rien ne pourra les changer. Il faut donc, pour en tirer un nouveau « Jésus historique », supprimer tel point, exagérer tel autre et faire le genre d'hypothèses (*brillantes* est l'adjectif que les hommes ont appris à employer pour les qualifier) sur lesquelles personne, en temps normal, ne risquerait ses dix francs, mais qui suffiraient pour faire annoncer, dans le catalogue de Noël de tous les éditeurs, toute une série de nouveaux Napoléons, de nouveaux Shakespeares et de nouveaux Swifts. En second lieu, chaque fois qu'un nouveau « Jésus historique » est présenté, l'accent est mis sur une théorie particulière qu'il est censé avoir défendue. Il faut absolument qu'il soit un « grand homme » au sens actuel du terme – quelqu'un qui suit jusqu'au bout une idée accessoire et mal équilibrée – un charlatan qui fait l'article pour une panacée. De cette manière nous arrivons à détourner l'attention des hommes de ce qu'il est et de ce qu'il a fait. Nous le présentons d'abord comme un simple docteur, puis nous cachons le fait que sur bien des points, il existe un accord entre son enseignement et celui de tous les grands moralistes. Car il faut que les hommes ignorent que ceux-ci leur sont envoyés par l'Ennemi non pour les instruire, mais pour leur rafraîchir la mémoire, pour débiter à nouveau les platitudes morales des temps primitifs et faire échouer ainsi toutes nos tentatives de les leur dissimuler. Nous amenons les sophistes sur la scène, et le voilà qui suscite un Socrate pour leur donner la réplique. Notre troisième objectif est de détruire leur vie de piété. Car, à la présence réelle de l'Ennemi dont les hommes jouissent généralement lorsqu'ils prient ou participent à la Cène, nous substituons une figure à peine vraisemblable, distante, floue, bizarre, qui a parlé une langue étrangère et qui est morte il y a très longtemps. Un tel être ne peut pas être l'objet de leur culte. Au lieu du Créateur adoré par sa créature, tu n'as plus qu'un chef acclamé par son partisan et, finalement, plus qu'un

personnage marquant admiré par un historien judicieux. Et quatrièmement, sans compter qu'elle n'est déjà plus historique par le Jésus qu'elle dépeint, une religion de ce genre est encore infidèle à l'histoire dans un autre sens. La cause de l'Ennemi n'a pas gagné une seule nation et n'a obtenu que peu d'adeptes par la seule étude de la biographie de jésus comme document historique. D'ailleurs, les éléments pour une biographie complète n'ont pas été communiqués aux hommes. Les premiers adeptes se sont convertis au moyen d'un seul fait historique (la résurrection) et d'une seule doctrine théologique (la rédemption) qui ont pu avoir un effet grâce à la conviction de péché qu'ils avaient déjà – d'un péché commis, non pas contre quelque code de loi travesti présenté comme une nouveauté par un « grand homme », mais contre les platitudes de la vieille loi morale universelle qui leur a été enseignée par leurs nourrices et leurs mères. Les « évangiles » sont venus plus tard et ont été écrits, non pas pour faire des chrétiens, mais pour édifier ceux qui l'étaient déjà.

Cette notion du « Jésus historique », quels que soient les écueils qu'elle puisse parfois cacher, doit donc toujours être favorisée. En ce qui concerne les rapports du christianisme avec la politique, notre position est nettement plus délicate. Nous ne pouvons tolérer à aucun prix que la foi d'un homme influence sa vie politique, car l'établissement de quelque chose qui ressemblerait, même de loin, à une société juste serait pour nous une vraie catastrophe. Par contre, nous voulons – et nous y tenons beaucoup – que les hommes emploient le christianisme comme moyen pour arriver à leurs fins ; naturellement, de préférence pour accélérer leur propre avancement, mais si cela ne réussit pas, pour en venir à n'importe quelle fin, fût-ce la justice sociale. La chose à faire, c'est, au début, de faire apprécier à un homme la justice sociale parce que l'Ennemi l'exige, et, ensuite, de l'amener au stade où il appréciera le christianisme parce qu'il peut mener à la justice sociale. Car l'Ennemi ne veut pas que chacun se serve de lui selon son bon plaisir. Les hommes ou les nations qui rêvent d'un réveil religieux pour améliorer la société feraient tout aussi bien d'imaginer de se servir de l'escalier du ciel comme raccourci pour aller chez le

pharmacien tout à côté. Heureusement pour nous, il est relativement facile de faire prendre aux hommes ce petit tournant. Aujourd’hui même j’ai trouvé un passage d’un auteur chrétien dans lequel il prône sa propre version du christianisme pour la bonne raison que « seule une foi de cette nature peut survivre à la mort des cultures anciennes et à la naissance de nouvelles civilisations ». Vois-tu la petite faille ? « Crois ceci, non pas parce que c’est vrai, mais pour une raison quelconque. » Voilà le jeu.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*

## XXIV

*Mon cher Wormwood,*

J'ai correspondu avec Slumtrimpet, notre collègue qui s'occupe de la fiancée de ton protégé, et je crois avoir trouvé chez elle le défaut de la cuirasse. Il s'agit d'un petit vice presque imperceptible que l'on retrouve, du reste, chez la plupart des femmes qui ont grandi dans un cercle de gens intelligents unis par une foi clairement définie. Il consiste en une certaine présomption qui les fait prendre tous ceux qui ne partagent pas leurs convictions pour des êtres stupides et ridicules. Les hommes qui ont, eux, des contacts réguliers avec des personnes qui ne sont pas de leur bord ne réagissent pas de la même façon. S'il leur arrive d'avoir eux aussi une certaine assurance, elle est d'une tout autre nature. L'assurance de cette jeune femme, qu'elle met volontiers sur le compte de sa foi, est due avant tout à l'influence du milieu dans lequel elle évolue. Et elle ne diffère pas tellement de la conviction, qu'elle avait à l'âge de dix ans, que les couteaux à poisson en usage à la table familiale étaient de la bonne sorte, les « vrais », ce qui n'était pas le cas de ceux dont se servaient les autres familles du voisinage. Il est vrai qu'il y a une si grande part d'ignorance et de naïveté et une si petite part d'orgueil spirituel dans son attitude que nous n'avons que très peu d'espoir en ce qui concerne la fille. Mais as-tu déjà réfléchi à la manière dont tout cela pourrait servir à influencer ton protégé ?

C'est toujours le novice qui a tendance à exagérer. L'homme qui a gravi plusieurs échelons dans la société a une distinction raffinée, le jeune savant est pédant. Dans ce nouveau cercle, ton protégé est encore un novice. Il est jurement au contact d'une qualité de vie spirituelle qu'autrefois il n'aurait même pas imaginée et qu'il voit maintenant comme dans un miroir magique, du

fait qu'il est amoureux. Il voudrait à tout prix (c'est d'ailleurs un ordre de l'Ennemi) atteindre lui aussi le même niveau spirituel. Ne pourrais-tu pas obtenir qu'il imite en même temps le défaut de son amie et même qu'il l'amplifie à tel point que ce qui était vénial chez elle devienne chez lui le plus beau et le plus fort de tous les vices, l'orgueil spirituel ?

Les conditions paraissent extrêmement favorables. Le nouveau cercle dans lequel il évolue est du genre dont il est tenté d'être fier pour bien d'autres raisons que sa ferveur chrétienne. C'est la société la plus cultivée, la plus fine, la plus agréable qu'il ait fréquentée jusqu'à présent. Il se fait d'ailleurs certaines illusions quant à la place qu'il y occupe. Sous l'influence de l'« amour », il se sent à la rigueur encore indigne de la jeune fille, mais il se sent de moins en moins indigne des autres. Il n'a aucune idée de tout ce qu'on lui pardonne par esprit de charité ni de tout ce qu'on tolère chez lui parce qu'il fait maintenant partie de la famille. Il est à cent lieues de deviner à quel point ils se rendent compte qu'une bonne partie de ce qu'il dit et pense n'est que l'écho des idées exprimées par eux. Et ce dont il est encore moins conscient, c'est que le plaisir qu'il éprouve à être avec ces gens provient, au moins partiellement, du charme érotique que la jeune fille jette pour lui sur tout son entourage. Il se figure qu'il goûte leur conversation et leur manière de vivre parce qu'il y a des affinités entre leurs dispositions spirituelles et les siennes, alors qu'en réalité, ils lui sont tellement supérieurs que, s'il n'était pas amoureux, il serait plutôt intrigué ou rebuté par bien des choses qu'il admet maintenant sans sourciller. C'est comme un chien qui croirait connaître le maniement d'un fusil parce que ses instincts de chasseur et son amour pour son maître lui font apprécier une journée de chasse.

Voilà donc ta chance. Tandis que l'Ennemi, au moyen de l'amour sexuel et de quelques personnes agréables qui sont très avancées à son service, est en train d'élever ce jeune barbare à un niveau qu'il n'aurait jamais pu atteindre en d'autres circonstances, toi, tu dois lui faire croire qu'il a trouvé son niveau, que ces gens sont de son genre et qu'en entrant dans leur cercle, il s'est retrouvé chez lui. Désormais, lorsqu'il les quittera pour rechercher la compagnie

d'autres personnes, il s'y ennuiera, en partie parce que n'importe quel groupe à sa portée est en fait beaucoup moins intéressant, mais surtout parce que le charme de la jeune femme y manquera. Tu devras l'amener à confondre le contraste entre le cercle qu'il aime et les gens qui l'assomment avec celui qui existe entre croyants et non-croyants. Il faut lui faire sentir (sans qu'il arrive à le formuler) « combien nous les chrétiens, nous sommes différents » ; et par « nous les chrétiens » il faut qu'il entende, sans s'en rendre compte, « mon entourage » ; et par « mon entourage », non pas « les gens qui ont fait preuve de charité et d'humilité en m'acceptant comme un des leurs », mais « les gens avec qui je me suis associé de plein droit ».

Ton succès dépendra de la mesure dans laquelle tu auras réussi à semer la confusion dans son esprit. Si tu cherches à le rendre fier d'être chrétien au point qu'il en parle ouvertement autour de lui, tu échoueras vraisemblablement. Les mises en garde de l'Ennemi sont beaucoup trop connues. Si, par contre, tu laisses tout à fait tomber l'idée de « nous les chrétiens » et qu'il pense simplement avec complaisance à « son entourage », tu ne produiras pas d'orgueil spirituel mais seulement une certaine vanité mondaine qui, en comparaison, n'est qu'un piètre petit péché. Ce qu'il te faut, au contraire, c'est mêler à toutes ses pensées un soupçon d'éloge de soi-même sans lui permettre, toutefois, de se poser la question : « Pour quelle raison précise suis-je en train de m'adresser des éloges ? » Le sentiment de faire partie d'un cercle fermé, d'être dans le secret lui est très agréable. Fais vibrer cette corde-là. En usant de l'influence de cette jeune fille dans ses moments de plus grande sottise, fais-lui prendre un air amusé à propos de ce que disent les non-croyants. Certaines théories auxquelles il risque d'être confronté dans les milieux chrétiens d'avant-garde peuvent t'être d'une grande utilité. Le genre de théories auxquelles je pense fait dépendre l'avenir de la société d'un cercle fermé de « clercs », d'une minorité de théocrates bien formés. Que ces théories soient justes ou fausses, cela n'est pas ton affaire. La seule chose qui compte est de faire du christianisme une religion à mystères dont ton protégé se prend pour un des initiés.

De grâce, ne remplis pas tes lettres de toutes ces sottises sur la guerre européenne. L'enjeu est sans doute de taille, mais cela est du ressort du Haut Commandement. Je ne m'intéresse pas le moins du monde au nombre de personnes qui ont été tuées par les bombes en Angleterre. Et si je veux savoir dans quelles dispositions d'esprit elles ont péri, je n'ai qu'à m'adresser à notre bureau. Que ces gens devaient mourir un jour, je le savais depuis toujours ! S'il te plaît, concentre-toi sur ton travail.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*

*Mon cher Wormwood,*

Ce qui nous contrarie le plus chez ces gens que fréquente ton protégé, c'est qu'ils ne sont rien d'autre que chrétiens. Bien sûr, chacun a ses propres intérêts, mais leur seul lien commun est le christianisme. S'il faut que les hommes se convertissent, nous tenons du moins à les maintenir dans cette disposition d'esprit que j'appellerai « le christianisme plus ». Tu sais bien – le christianisme plus la crise, le christianisme plus la nouvelle psychologie, le christianisme plus l'ordre nouveau, le christianisme plus la guérison par la foi, le christianisme plus la recherche parapsychologique, le christianisme plus le végétarisme, le christianisme plus la réforme de l'orthographe. S'il faut qu'ils soient chrétiens, qu'ils le soient au moins avec un trait distinctif. Substitue à la foi elle-même une idée à la mode teintée de christianisme. Exploite leur horreur de la routine.

Cette aversion pour « toujours les mêmes choses » est une des passions les plus utiles que nous ayons produites dans le cœur humain. C'est une source intarissable d'hérésie en matière de religion, de folie dans les conseils, d'infidélité dans le mariage, d'inconstance dans l'amitié. Les hommes vivent dans le temps et, de ce fait, ils expérimentent la réalité par étapes successives. Pour enrichir leur expérience, il leur faut donc faire beaucoup de choses différentes. En d'autres termes, il leur faut du changement. Et puisqu'il sait que c'est un besoin pour eux, l'Ennemi, cet hédoniste convaincu, leur a fait prendre plaisir au changement, comme il leur a fait prendre plaisir au manger et au boire. Mais comme il ne désire pas qu'ils fassent du changement – pas plus que du manger et du boire – une fin en soi, il a équilibré chez eux l'amour du changement par l'amour de la stabilité. Il a réussi à satisfaire

ces deux aspirations à la fois dans le monde qu'il a créé, en unissant le passager et le permanent dans les phases périodiques de l'année. Il leur accorde les saisons, dont chacune est différente et pourtant pareille d'année en année, de telle sorte que le printemps, par exemple, donne l'impression d'être à la fois une nouveauté et la répétition d'un processus qui se produit depuis un temps immémorial. Il leur donne aussi l'année liturgique, de telle sorte que les jeûnes alternent avec les fêtes, mais ce sont les mêmes fêtes qui reviennent toujours.

Or, comme nous repérons chez certains le plaisir qu'ils ont à manger et à boire et l'exagérons pour qu'il dégénère en gourmandise, ainsi nous exploitons chez d'autres le goût inné du changement pour le déformer en une véritable passion de la nouveauté. Ce besoin presque irrésistible est entièrement notre ouvrage. Si nous négligeons de faire notre devoir dans ce domaine, les hommes seront non seulement satisfaits mais transportés de joie par le mélange de nouveauté et de familiarité que leur offrent les perce-neige en ce mois de janvier, le lever du soleil ce matin, le plum-pudding ce Noël. En attendant que nous les en ayons détrompés, les enfants se contenteront sans peine de leur cycle de jeux, où les marrons d'Inde succéderont à la marelle avec la même régularité que l'automne à l'été. Ce n'est qu'au prix d'efforts continus que nous pourrons maintenir ce besoin de changement permanent et anormal.

Ce besoin présente pour nous de multiples avantages. Tout d'abord, il diminue le plaisir tout en augmentant le désir. Car l'amour de la nouveauté est, de par sa nature, sujet à la loi du rendement non-proportionnel plus que n'importe quoi d'autre. En outre, le goût du nouveau coûte très cher et est, de ce fait, une cause certaine de cupidité ou de malheur et, dans certains cas, des deux à la fois. Par ailleurs, plus ce désir gagne en avidité, plus vite il engloutit tous les plaisirs innocents et se jette sur ceux que l'Ennemi réprouve. Ainsi, en attisant cette aversion pour « toujours les mêmes choses », nous avons réussi tout récemment à rendre les beaux-arts moins dangereux pour nous qu'ils ne l'ont jamais été. En effet, tant les petits que les grands artistes se laissent entraîner tous les jours à

de nouveaux excès de luxure, de démence, de cruauté et d'orgueil. Et finalement, ce besoin de nouveauté nous est absolument indispensable, si nous voulons lancer des modes et des vagues.

Les modes en matière d'opinion servent à distraire les hommes des dangers réels qu'ils courrent. Nous orientons les cris d'indignation de chaque génération contre les vices qui la menacent le moins et la poussons à donner son approbation à la vertu la plus proche du vice que nous aimerions voir se répandre. Notre tactique est de les faire courir tous avec des extincteurs en cas d'inondation et de les entasser tous du côté du bateau qui est déjà en train de sombrer. Nous nous arrangeons pour que ce soit à la mode chez eux d'exposer les dangers de l'enthousiasme au moment même où ils sont tous en train de devenir mondains et tièdes. Un siècle plus tard, quand nous serons en voie de les abreuver de romantisme byronien, de les enivrer d'émotivité, nous soulèverons un tollé général contre les périls d'un excès d'intellectualisme. À une époque de cruauté, nous cherchons à mettre en garde contre le sentimentalisme, en période de mollesse et de laisser-aller à nous attaquer aux convenances, en temps de laxisme à stigmatiser le puritanisme ; et chaque fois que les hommes ont tendance à devenir soit des esclaves, soit des tyrans, nous les effrayons en agitant le spectre du libéralisme.

Mais notre plus grand triomphe est d'avoir érigé sur cette avertissement pour « toujours les mêmes choses » toute une philosophie, de sorte que l'abêtissement de l'intelligence vient encore aggraver la corruption de la volonté. C'est ici que la tendance évolutionniste et le caractère historique de la pensée moderne en Europe (en partie le fruit de notre travail) s'avèrent tellement utiles. L'ennemi adore les platitudes. Pour autant que je puisse m'en rendre compte, il désire qu'avant de se lancer dans une entreprise, les hommes se posent des questions toutes simples comme : « Est-ce juste ? Est-ce sage ? Est-ce possible ? » Mais s'ils continuent à se demander : « Est-ce en accord avec la tendance générale de notre époque ? Est-ce conforme aux idées progressistes ou aux opinions réactionnaires ? Est-ce dans le sens de l'Histoire ? » ils laisseront de côté les questions pertinentes. Et à celles qu'ils se poseront, il n'y a,

bien sûr, pas de réponse. Car ils ignorent ce que l'avenir leur réserve. D'ailleurs, cela dépend, en grande partie, précisément des choix qu'ils ont à faire et pour lesquels ils aimeraient bien connaître l'avenir. De ce fait, tandis qu'ils raisonnent ainsi à vide, nous avons bien plus de chances de pénétrer dans la place et de les amener à faire ce que nous avons décidé pour eux. Du bon travail a déjà été fait dans ce domaine. Autrefois, ils savaient que certains changements étaient en mieux, d'autres en mal et que d'autres encore pouvaient les laisser indifférents. Nous les avons débarrassés, en grande partie, de cette connaissance. À l'adjectif descriptif « inchangé » nous avons substitué l'adjectif « stagnant » qui les émeut plus facilement. Nous les avons habitués à considérer l'avenir comme une terre promise que n'atteindront que certains héros privilégiés et non pas comme quelque chose vers laquelle chacun avance à la vitesse de soixante minutes à l'heure, quoi qu'il fasse et quel qu'il soit.

Ton oncle affectionné  
*Screwtape*

*Mon cher Wormwood,*

C'est sûr, le temps des fiançailles est tout indiqué pour semer les graines de ce qui lèvera dix ans plus tard sous la forme de querelles domestiques. L'envoûtement créé par le désir insatisfait a sur les hommes des effets que ceux-ci peuvent facilement confondre avec ceux de la charité chrétienne. Profite donc de l'ambiguïté du mot « amour » pour leur faire croire qu'ils ont résolu par l'amour des problèmes qu'ils n'ont, en réalité, qu'écartés ou remis sous l'influence de cet envoûtement. Et tant que celui-ci durera, il y a des chances que tu puisses, en secret, multiplier les problèmes et même les rendre chroniques.

Le problème capital est celui du « désintéressement ». Remarque, une fois de plus, le travail admirable de notre section philologique qui a réussi à remplacer le mot « charité », qualité positive prônée par l'Ennemi, par le mot « désintéressement », qui a une connotation plutôt négative. Grâce à cela, tu peux, dès le début, apprendre à un homme à renoncer à certains avantages, non pas pour en faire profiter les autres, mais pour se faire passer pour un être désintéressé. C'est déjà un grand point de gagné. Lorsque nous sommes en présence d'un homme et d'une femme, nous pouvons aussi tirer profit de la divergence d'opinions que nous avons provoquée entre les deux sexes sur le sens du mot « désintéressement ». À entendre une femme, il veut surtout dire s'inquiéter pour les autres. Si l'on en croit l'homme, il signifie plutôt ne pas les inquiéter. Il s'ensuit qu'une femme qui est déjà assez avancée au service de l'Ennemi risque d'indisposer tout le monde contre elle bien plus que n'importe quel homme, à moins que celui-ci soit complètement sous la domination de notre Père. Et inversement, un homme pourra vivre longtemps dans le camp de l'Ennemi avant

d'entreprendre le nombre d'actions généreuses qu'une femme tout à fait ordinaire accomplit chaque jour. Ainsi, tandis que la femme pense avant tout à se mettre au service des autres et que l'homme se préoccupe principalement du respect de leurs droits, chacun pour sa part, sans la moindre inconséquence apparente, verra dans l'autre un être foncièrement égoïste.

À toutes ces confusions, tu peux encore en ajouter quelques autres. L'envoûtement érotique produit un état de complaisance mutuelle, ce qui fait que chacun a vraiment du plaisir à se plier aux volontés de l'autre. Ils savent tous deux que l'Ennemi exige d'eux un certain degré de charité qui, s'ils l'atteignent, leur dictera ce genre même de conduite. Il faut qu'ils fassent de cet esprit de sacrifice la règle pour toute leur vie conjugale. Pour le moment il jaillit tout spontanément de leur envoûtement. Mais une fois que celui-ci se sera dissipé, ils n'auront plus assez de charité pour s'en tenir à cette règle. Ils ne voient pas le piège, parce qu'ils sont doublement aveuglés : ils prennent l'attrait sexuel pour de la charité et ils s'imaginent que cet attrait durera indéfiniment.

Une fois que ce genre de désintéressement, réel ou fictif, sera devenu la règle entre eux, que leurs ressources affectives ne seront plus suffisantes – et leur dynamisme spirituel encore trop faible pour la respecter, nous obtiendrons les résultats les plus réjouissants. Lorsqu'ils discuteront de n'importe quelle entreprise commune, A plaidera obligatoirement pour les désirs qui sont censés être ceux de B, et contre les siens, tandis que B fera l'inverse. Il sera donc souvent quasiment impossible de savoir quels sont les désirs réels de l'un ou de l'autre. Avec un peu de chance, ils finiront par faire ce que ni l'un ni l'autre ne désire. Mais chacun des deux éprouvera une agréable sensation de propre justice tout en nourrissant la pensée secrète qu'il a droit à un traitement préférentiel du fait de son désintéressement et une irritation sournoise contre l'autre parce qu'il (ou elle) a accepté son sacrifice avec tant de facilité.

Plus tard, tu pourras t'aventurer à engager ce que j'appellerais le combat des illusions généreuses. Le jeu se joue de préférence

avec plus de deux joueurs, par exemple dans une famille où il y a déjà de grands enfants. On propose quelque chose de tout à fait banal, disons, de prendre le thé au jardin. Quelqu'un s'arrange pour faire sentir aux autres (mais sans souffler mot) qu'il préférerait le prendre ailleurs, mais qu'il est prêt à se ranger à l'avis général par désintéressement. Les autres retirent instantanément leur proposition en prenant bien soin de lui faire comprendre qu'ils le font par désintéressement, mais la raison profonde en est qu'ils ne tiennent absolument pas à servir de mannequin sur lequel le premier personnage peut faire l'essayage de ses petits élans d'altruisme. Mais celui-ci ne va pas se laisser priver de son orgie de désintéressement. Il insiste pour faire « ce que les autres désirent ». Eux de leur côté insistent pour faire ce que lui désire. Les passions sont attisées. Bientôt quelqu'un dit : « Très bien, dans ce cas je ne prendrai pas de thé du tout ! » Une vraie dispute éclate avec d'amers ressentiments de part et d'autre.

Tu vois comment cela se passe ? Si chaque parti avait formulé en toute franchise ses propres désirs, tous seraient restés dans les limites de la raison et de la courtoisie. Mais parce que le débat est interverti et que chaque parti livre la bataille de l'autre, toute l'amertume qui découle des frustrations de leur propre justice et de leur obstination et des griefs qui se sont accumulés pendant les dix dernières années est masquée par ce désintéressement, fictif ou réel, qui caractérise tout ce qu'ils font ou, du moins, elle leur paraît de ce fait parfaitement excusable. Chacun est d'ailleurs très conscient de la médiocrité du désintéressement de l'autre et de la fausse position dans laquelle celui-ci essaye de le mettre. Mais chacun s'arrange pour se sentir lui-même innocent et malmené sans être pour cela plus malhonnête que le commun des mortels.

Un homme sensé a dit un jour : « Si les hommes savaient tous les mauvais sentiments que fait naître le désintéressement, les prédateurs ne feraient pas un tel éloge de cette vertu » ; et encore : « C'est le genre de femme qui vit pour les autres – et ces autres, vous les reconnaîtrez facilement à leur air traqué. » Tout ce que je viens de te dire, tu peux déjà le commencer pendant la période des fiançailles. Un peu de réel égoïsme chez ton protégé peut

s'avérer, à la longue, beaucoup moins utile pour gagner son âme que les premiers signes de ce désintérêt raffiné et contraint qui a une chance un jour de s'épanouir de la façon que je viens de te décrire. Un brin de fausseté l'un à l'égard de l'autre, un peu de surprise de sa part à lui en voyant que la fille ne se rend pas toujours compte combien il est désintéressé, peuvent dès maintenant être introduits à la dérobée. Prends bien soin de tout cela et surtout ne laisse pas remarquer quoi que ce soit à ces deux idiots. S'ils s'apercevaient de quelque chose, ils ne tarderaient pas à découvrir que l'« amour » ne suffit pas, que la charité est indispensable mais qu'ils ne la possèdent pas encore complètement et qu'aucune règle extérieure ne peut la remplacer. Je souhaite que Slumtrimpet puisse faire quelque chose pour saper le sens du ridicule chez la jeune femme.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

*Mon cher Wormwood,*

Tu m'as l'air de piétiner en ce moment. Il est évident qu'il faut utiliser l'« amour » de ton protégé pour détourner son attention de l'Ennemi, mais tu montres bien l'usage pitoyable que tu en as fait quand tu me dis que toute cette question de sa distraction et du vagabondage de son esprit est devenue un de ses principaux sujets de prière. Ceci prouve que, dans une large mesure, tu as échoué. Lorsqu'il se laisse distraire par telle ou telle pensée, il faut que tu l'encourages à la rejeter immédiatement par un effort de volonté et à continuer à prier comme si de rien n'était. Car, une fois qu'il tient la distraction pour son problème actuel, le soumet à l'Ennemi et en fait l'objet prioritaire de ses requêtes et de ses efforts, loin d'avoir bien agi, tu nous as causé un préjudice. N'importe quoi – même un péché – qui a pour effet de le rapprocher de l'Ennemi, se retourne, en fin de compte, contre nous.

Voici donc une marche à suivre qui semble prometteuse. Maintenant que ton protégé est amoureux, la vision toute nouvelle d'un bonheur purement terrestre a surgi dans son esprit. De ce fait, il prie avec beaucoup plus d'insistance, surtout quand, dans ses requêtes, il fait allusion à la guerre et à d'autres préoccupations du même ordre. C'est le moment rêvé pour lui créer des difficultés sur le plan intellectuel au sujet de ce genre de prière. Il est toujours bon de favoriser une fausse spiritualité. En partant de cette idée apparemment très pieuse que « la louange et la communion avec Dieu constituent la vraie prière », on arrive souvent à faire désobéir les hommes de manière flagrante à l'Ennemi qui (de sa façon toujours si fade, si banale, si ennuyeuse) leur a pourtant dit très clairement de prier pour le pain quotidien et pour la guérison de leurs malades. Tu tâcheras bien entendu de l'aveugler sur le fait que la prière

pour le pain quotidien, quand on la « spiritualise », a le caractère d'une requête tout autant que lorsqu'on la prend dans son sens littéral.

Mais puisque ton protégé a pris la terrible habitude d'obéir, il continuera, sans doute, à faire de telles prières « frustes », quoi que tu fasses. Tu pourras, cependant, le tourmenter en insinuant qu'une telle pratique est absurde et qu'il ne faut en attendre aucun résultat concret. Ne manque pas d'utiliser le genre d'argument qui te fera gagner de toute façon. Si la chose pour laquelle il prie ne se réalise pas, ce sera une preuve de plus que cela ne sert à rien de faire des prières ; si, par contre, elle lui est accordée, il verra, bien sûr, qu'il y a certaines causes naturelles qui ont amené le dénouement et que « cela se serait passé ainsi de toute manière ». Une requête exaucée sera, de la sorte, une preuve aussi convaincante de l'inefficacité de la prière qu'une requête refusée.

Toi, en tant qu'esprit, tu auras de la peine à comprendre comment un homme peut devenir victime d'une telle confusion. Mais il faut te souvenir qu'il considère le temps comme une réalité dernière. Il pense que l'Ennemi, tout comme lui, voit certaines choses comme étant du présent, se souvient d'autres comme étant du passé, et anticipe d'autres comme étant du futur ; et même s'il n'est pas convaincu que l'Ennemi voit les choses exactement à sa manière à lui, il considère quand même, au fin fond de son cœur, qu'il s'agit là d'une particularité du mode de perception de l'Ennemi. Il ne croit pas vraiment (bien qu'il le prétende) que l'Ennemi voit les choses telles qu'elles sont. Si tu tentais de lui expliquer que les prières que les hommes font aujourd'hui sont l'une des coordonnées avec lesquelles l'Ennemi cherche à harmoniser le temps qu'il fera demain, il te répondrait, sans doute, que l'Ennemi savait depuis toujours que les hommes feraient ces prières-là et que, s'il en était ainsi, ceux-ci ne priaient pas librement mais étaient prédestinés à le faire. Il ajouterait que, quant au temps qu'il fait un jour donné, on pourrait remonter d'une cause à l'autre jusqu'à la création de la matière, et que tout dépendrait ainsi, tant du côté humain que matériel, du fiat initial. Ce qu'il devrait dire, nous le savons évidemment : c'est qu'en se penchant sur le problème de la concordance

de certaines conditions atmosphériques et de certaines prières, il se trouve confronté sur ces deux points (qui lui paraissent distincts, à cause de son mode de perception lié au temps) à tout le problème de l'adaptation de l'ensemble du monde spirituel à l'ensemble du monde matériel ; c'est que la création s'opère dans sa totalité à chaque point de l'espace et du temps, ou plutôt que la tournure de leur esprit force les hommes à aborder l'acte créateur complet et harmonieux comme s'il s'agissait d'une série d'événements successifs. *Pourquoi* cet acte créateur laisse-t-il de la place au libre arbitre ? Voilà le mystère des mystères, le secret qui se cache derrière les idées biscornues de l'Ennemi sur l'« amour ». *Comment* y arrive-t-il ? Ce n'est pas du tout un problème pour nous ; car l'Ennemi ne *prévoit* pas la libre contribution que les hommes apporteront dans un avenir proche ou lointain, il la *voit* du sein de son éternel présent. Et il est évident que regarder un homme faire quelque chose ce n'est pas le lui faire faire.

On pourrait me répondre que certains écrivains indiscrets, notamment Boèce, ont vendu la mèche. Mais dans un climat intellectuel comme celui que nous avons réussi à créer partout en Europe occidentale, il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Seuls les érudits lisent les vieux livres, mais nous avons fait le nécessaire pour que, de tous les hommes, ceux-là risquent le moins d'acquérir de la sagesse en les lisant. Nous sommes arrivés à ce résultat en leur inculquant la méthode historique. En deux mots, cela veut dire que lorsque l'un de ces savants se trouve devant un texte quelconque d'un auteur ancien, il cherche à savoir tout sauf si ce qu'il dit est vrai. Il se demande qui a pu influencer l'auteur, dans quelle mesure ce texte s'accorde avec ce qu'il a écrit dans ses autres ouvrages, quelle partie du développement de la pensée de l'auteur – et de la pensée humaine en général – il illustre, quel effet il a eu sur des auteurs plus récents, à quel point il a été mal compris (surtout par ses propres confrères), quelle était l'orientation générale de la critique pendant les dix dernières années et quel est « l'état actuel de la question ». La pensée que l'auteur ancien aurait quelque chose à lui apprendre ou que ses écrits pourraient éventuellement modifier sa façon de penser et d'agir – l'érudit la qualifierait de puérile

et de simpliste. Comme nous ne pouvons pas séduire tout le temps la race humaine tout entière, il est très important de couper ainsi les ponts d'une génération à l'autre. Car là où la culture a établi des liens entre les hommes de différents siècles, il y a un danger que les erreurs caractéristiques d'une époque soient corrigées par les vérités caractéristiques de l'autre. Mais grâce à notre Père et à la méthode historique, les grands savants se nourrissent aussi peu du passé que le plus ignorant des mécaniciens qui considère que « l'histoire, c'est de la blague ».

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

## XXVIII

### *Mon cher Wormwood*

Quand je t'ai dit de ne pas remplir tes lettres de sottises sur la guerre, je voulais dire, évidemment, que je n'avais que faire de tes litanies enfantines sur la mort de tant et tant d'hommes ou sur la destruction de telle ou telle ville. Mais dans la mesure où la guerre affecte l'état spirituel de ton protégé, il reste entendu que j'en veux un rapport détaillé. Or, justement sur ce point, tu sembles avoir l'esprit singulièrement obtus. Par contre, tu m'annonces en jubilant que l'on peut s'attendre à de graves bombardements de la ville où il habite. Tu m'offres ainsi un exemple typique de ce dont je me suis déjà plaint antérieurement : le plaisir que tu prends à voir les hommes souffrir te fait facilement oublier l'essentiel. Ne sais-tu donc pas que les bombes tuent les hommes ? Ou n'as-tu pas compris que la mort de ton protégé est précisément ce que nous devons chercher à éviter ? Il a échappé aux amis mondains dont tu as voulu te servir comme appât pour le prendre au piège. Il est « tombé amoureux » d'une femme vraiment chrétienne et se trouve, pour l'instant, complètement immunisé contre toute atteinte à sa chasteté. De plus, aucune des méthodes que nous avons essayées pour détruire sa vie spirituelle n'a été, jusqu'à présent, couronnée de succès. En ce moment, tandis que la guerre atteint très rapidement son paroxysme et que, de ce fait, ses espoirs terrestres tiennent toujours moins de place dans son esprit, qu'il s'inquiète, par contre, de plus en plus de son service dans la défense passive et du sort de sa fiancée et qu'il est ainsi forcé de s'occuper comme jamais auparavant de ses semblables, de « sortir de soi-même », comme disent les hommes, et de dépendre, chaque jour un peu plus, du soutien de l'Ennemi, il serait certainement perdu pour nous s'il venait à périr cette nuit même. Tout ceci est tellement évident que j'ai

presque honte d'avoir à te l'écrire. Je me demande souvent si vous autres jeunes démons, vous n'êtes pas maintenus parfois trop long-temps à votre poste de tentateur et si, de ce fait, vous ne courez pas le risque d'être influencés par les sentiments et les systèmes de valeur des hommes parmi lesquels vous êtes appelés à travailler. Ceux-ci ont, bien sûr, tendance à considérer la mort comme la plus grande calamité et la vie comme le plus grand bienfait. Mais ceci est le fruit de notre enseignement. Ne nous laissons donc pas contaminer par notre propre propagande. Je sais qu'il peut paraître étrange que ton principal objectif soit, pour le moment, exactement le même que celui que la fiancée de ton protégé, ainsi que sa mère, cherchent à atteindre par leurs prières, à savoir sa sécurité physique. Mais c'est bien cela qu'il s'agit de faire. Garde ton protégé comme la prunelle de tes yeux. S'il meurt maintenant, il est perdu pour toi. S'il survit à la guerre, tu peux garder un espoir. L'ennemi a su le préserver de tes attaques, lors de la première vague de tentations. Mais, s'il peut être maintenu en vie, le temps t'apportera son appui. Les longues années, mornes et monotones, de prospérité ou d'adversité que traverse l'homme entre deux âges sont les plus propices pour te mettre en campagne contre lui. Vois-tu, l'homme a beaucoup de peine à persévéérer. L'habitude du malheur, le lent déclin de ses amours et de ses espoirs de jeunesse, l'accablement muet (qu'il ressent à peine comme une souffrance) de n'avoir jamais pu triompher définitivement des tentations chroniques au moyen desquelles nous l'avons vaincu maintes et maintes fois, la grisaille dont nous avons rempli sa vie et le ressentiment non exprimé qu'il en éprouve – tout cela offre d'admirables occasions pour épuiser son âme par le regret. Si, par contre, une fois qu'il est d'un certain âge, sa situation de fortune lui permet une vie aisée, nous sommes encore en meilleure position. La prospérité enchaîne l'homme au monde. Il croit y avoir trouvé sa place, alors qu'en fait, c'est le monde qui a trouvé sa place en lui. Sa réputation grandissante, son cercle d'amis qui s'élargit sans cesse, le sentiment de sa propre importance, la pression croissante d'un travail absorbant et agréable – tout cela crée en lui le sentiment qu'il est bien chez lui ici-bas. Et c'est exactement ce que nous souhaitons. Tu ne tarderas pas à

remarquer que les jeunes ont moins de réticences à envisager la mort que les gens entre deux âges ou que ceux du troisième âge.

À vrai dire, l'Ennemi qui, par un étrange caprice, a destiné ces animaux humains à vivre dans son monde éternel à lui a su faire en sorte qu'ils ne se sentent vraiment chez eux nulle part ailleurs. Voilà pourquoi nous devons souvent souhaiter une longue vie à nos protégés. Soixante-dix ans ne sont pas de trop pour réussir cet exploit qui consiste à détacher leur âme du ciel et à l'attacher solidement à la terre. Quand ils sont jeunes, ils essayent toujours de prendre la tangente. Même si nous arrivons à les garder dans l'ignorance de toute religion, les vents imprévisibles de la fantaisie, de la musique et de la poésie – un simple visage de jeune fille, le chant d'un oiseau, un paysage – viennent de nouveau tout balayer sur leur passage. Ils ne veulent tout simplement pas faire un effort soutenu pour obtenir de l'avancement, avoir de nombreuses relations, pratiquer la politique de la « sécurité avant tout ». Leur nostalgie du ciel est telle que notre meilleure tactique, à cet âge-là, pour les attacher à la terre est de leur promettre le ciel sur terre, dans un avenir plus ou moins éloigné, grâce aux réalisations de la politique ou de la génétique ou de la « science » ou de la psychologie ou de je ne sais quoi encore. La vraie mondanité est un véritable travail de patience, accompli à l'aide de l'orgueil, car nous leur apprenons à penser à leur lente approche de la mort en termes de bon sens, de maturité ou d'expérience. Le mot « expérience », soit dit en passant, pris dans le sens particulier que nous lui avons donné, nous est d'une grande utilité. Un de leurs grands philosophes a failli vendre la mèche lorsqu'il a dit qu'en matière de vertu « l'expérience est la mère de toutes les illusions ». Mais grâce à un changement dans la mode, et naturellement aussi à la méthode historique, nous avons réussi, en grande partie, à rendre ce livre inoffensif.

Nous pouvons juger de l'importance qu'a pour nous le facteur temps d'après le peu que l'Ennemi nous en laisse. La majorité des hommes meurent dans leur enfance. De ceux qui réussissent à survivre, une bonne partie finit ses jours avant l'âge adulte. Il n'y a pas de doute qu'aux yeux de l'Ennemi, la naissance d'un homme a surtout de l'importance en vue de sa mort, et sa mort uniquement

en tant qu'entrée dans cet autre genre de vie. Nous n'avons donc le droit de nous attaquer qu'à une faible minorité de la race, car ce que les hommes appellent « une vie normale » est l'exception. Il semblerait qu'il veuille que quelques-uns – mais seulement très peu – de ces animaux humains avec lesquels il est en train de peupler le ciel aient fait l'expérience de nous avoir résisté pendant soixante ou soixante-dix ans. Eh bien ! soit, c'est là notre chance ! Plus elle est faible, mieux nous devons l'utiliser. Quoi que tu fasses, garde ton protégé autant que possible en lieu sûr.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

## XXIX

*Mon cher Wormwood,*

Maintenant qu'il apparaît comme certain que la ville où réside ton protégé sera bombardée, et que ses fonctions lui feront courir de graves dangers, il nous faut réfléchir à ce que nous allons faire. Faut-il jouer la carte de la peur, celle du courage – avec l'orgueil qui en découle – ou celle de la haine des Allemands ?

Je crains que cela ne serve à rien d'essayer d'en faire un brave. Notre département de recherche n'a pas encore trouvé (bien que la réussite soit attendue d'une heure à l'autre) le moyen de produire une seule vertu. C'est un sérieux handicap pour nous. Pour être à la fois très méchant et très utile, il faut qu'un homme ait au moins une vertu. Qu'aurait fait Attila sans son courage ou Shylock sans son renoncement à l'égard de la chair ? Cependant, comme nous ne pouvons fournir ces qualités nous-mêmes, nous devons nous contenter d'utiliser celles dont l'Ennemi a équipé les hommes – ce qui revient à lui laisser une prise sur certains de nos adeptes les plus sûrs. C'est un arrangement qui laisse à désirer, mais je veux croire qu'un jour nous trouverons mieux.

Pour ce qui est de la haine, nous pouvons, en revanche, nous en charger. La tension à laquelle les nerfs d'un homme sont soumis en cas de bruit, de danger et de fatigue le porte à toutes sortes de transports violents. Il ne nous reste qu'à bien canaliser cette disposition. Si sa conscience offre quelque résistance, embrouille-le. Fais-lui dire qu'il éprouve de la haine non pas à cause de son sort à lui mais à cause de celui des femmes et des enfants, et que son devoir de chrétien consiste à pardonner à ses propres ennemis et non à ceux des autres. En d'autres termes, fais-lui croire qu'il s'est suffisamment identifié aux femmes et aux enfants pour avoir de la haine à leur place, mais pas assez pour considérer leurs ennemis

comme les siens et, par conséquent, les mettre au bénéfice de son pardon.

Mais la haine et la peur combinées sont encore bien plus efficaces. La lâcheté est le seul parmi les vices à être purement désagréable. C'est horrible de l'envisager, horrible d'en être envahi et horrible de s'en souvenir. La haine, elle, a ses joies. C'est souvent le genre de compensation par lequel un homme cherche à neutraliser les effets pénibles de la peur. Plus il aura peur, plus il haïra. La haine calme aussi la honte. Si tu veux porter un grand coup à sa charité, commence donc par flétrir son courage.

J'avoue qu'il s'agit là d'une affaire délicate. Nous avons rendu les hommes fiers de la plupart de leurs vices à l'exception de la lâcheté. Chaque fois que nous croyons y parvenir, l'Ennemi permet qu'il y ait une guerre, un tremblement de terre ou quelque autre calamité, et, d'un seul coup, le courage devient si attrayant et si important même aux yeux des hommes qu'en un clin d'œil tout notre bon travail est anéanti. Il subsiste ainsi toujours au moins un vice dont ils ont sincèrement honte. C'est pourquoi, en envahissant nos protégés de lâcheté, nous courrons un grand danger : celui de les voir arriver à une véritable connaissance de soi et à un profond dégoût de soi, ce qui risque fort de les amener à la repentance et à une vraie humilité. C'est un fait que, pendant la dernière guerre, des milliers de personnes, en prenant conscience de leur lâcheté, ont aussi découvert pour la première fois l'existence d'un monde moral. En temps de paix, nous réussissons à garder bien des gens dans une ignorance totale du bien et du mal. Mais quand ils sont en danger, cette question s'impose à eux avec une telle évidence que même nous, nous n'arrivons pas à les maintenir dans l'aveuglement. Nous sommes donc placés devant un cruel dilemme. Si nous favorisons la cause de la justice et de la charité, nous faisons ouvertement le jeu de l'Ennemi. Mais si nous encourageons les hommes à prendre l'attitude opposée, une telle conduite provoquera tôt ou tard (l'Ennemi permet qu'il en soit ainsi) une guerre ou une révolution, et l'alternative inéluctable : lâcheté ou courage, éveillera des milliers d'hommes de leur torpeur morale.

Ceci est peut-être même un des motifs qui ont poussé l'Ennemi à créer un monde dangereux, un monde où les questions morales atteignent un point critique. Il sait aussi bien que toi que le courage n'est pas juste une vertu parmi les autres mais la forme que prend chaque vertu lorsque, mise à l'épreuve, elle s'avère incontestablement authentique. Un homme dont la chasteté, l'honnêteté ou la bienveillance cède devant le danger ne sera chaste, honnête ou bienveillant que sous condition. Pilate s'est montré bienveillant jusqu'au moment où il a eu peur pour sa place.

C'est pourquoi, en faisant de ton protégé un lâche, il y a autant à perdre qu'à gagner. Il y a des chances qu'il en apprenne trop sur son propre compte ! Il reste encore une autre possibilité : non pas de chloroformer son sentiment de honte mais de l'accentuer jusqu'à ce qu'il soit au bord du désespoir. Ce serait là un grand triomphe pour nous. Cela prouverait qu'il n'a cru au pardon de l'Ennemi pour ses autres fautes que parce qu'il n'avait pas senti toute la gravité du mal qu'il avait fait ; mais que pour ce seul vice dont il a pu pleinement sonder l'infamie, il n'ose plus demander miséricorde, ni même croire qu'il pourrait l'obtenir. Cependant, je crains que tu ne l'aies laissé trop progresser à l'école de l'Ennemi et qu'il ne sache que trop bien que le désespoir est un péché plus grave que tous ceux qui l'ont provoqué.

En ce qui concerne la technique de la tentation pour le démolir et l'affoler, il n'est pas besoin de longues explications. Ce qu'il faut surtout que tu saches, c'est que les précautions qui sont prises augmentent, en général, la peur. Cependant, les mesures de sécurité prescrites par les autorités, en devenant une espèce de routine, auront bientôt usé leur effet sur ton protégé. Il te faudra donc maintenir dans son esprit (en même temps que la ferme intention de faire son devoir) une idée très vague de toutes les choses qu'il peut faire ou ne pas faire, dans le cadre de son devoir, pour augmenter un peu sa sécurité personnelle. Détourne-le de la règle toute simple : « Je dois rester ici et faire ceci ou cela » et occupe son esprit par une série de conjectures du type suivant : « Si A se produisait – bien que j'espère que ce ne sera pas le cas – je pourrais faire B – et en mettant les choses au pis, je pourrais toujours

faire C. » S'il ne les reconnaît pas comme telles, tu peux aussi éveiller en lui certaines superstitions. L'essentiel est de lui donner l'impression qu'il a quelque chose d'autre que l'Ennemi et le courage que celui-ci dispense sur quoi il puisse compter en dernière ressource, de telle sorte que ce qui devait être consécration totale au devoir se trouve criblé d'inconscientes restrictions mentales. En lui trouvant toute une série d'expédients pour empêcher « le pis qui puisse lui arriver », tu pourras produire dans son inconscient la ferme résolution que le pis ne lui arrivera pas. Puis, au moment de la panique, fais-la passer dans ses nerfs et ses muscles, et l'acte fatal sera consommé avant même qu'il puisse se rendre compte de ce que tu es en train de manigancer. Car, rappelle-toi que tout ce qui compte, c'est l'acte de lâcheté. La peur en soi n'est pas un péché et, bien qu'elle nous enchante, elle ne nous est d'aucun secours.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

### XXX

*Mon cher Wormwood,*

Je me demande parfois si tu crois avoir été envoyé dans le monde pour t'y amuser. Il ressort, non pas du misérable semblant de rapport que tu as osé m'adresser mais des renseignements que j'ai reçus par la Police infernale, que le comportement de ton protégé lors du premier bombardement a été bien pire que tout ce que nous pouvions imaginer. Terrorisé, il s'est senti affreusement lâche et n'a donc pas éprouvé la moindre trace d'orgueil. Néanmoins, il a fait tout ce que son devoir exigeait de lui, et même un peu plus. En face de ce désastre, on ne peut mettre à ton actif qu'un accès de colère au moment où un chien l'a fait trébucher, un abus de cigarettes et l'oubli d'une prière. À quoi bon pleurnicher devant moi au sujet de tes difficultés ? Si tu adoptes la notion de justice de l'Ennemi et que tu nous suggères de tenir compte de tes circonstances et de tes intentions, je ne puis te garantir qu'on ne relèvera pas une charge d'hérésie contre toi. De toute façon, tu ne tarderas pas à découvrir que la justice de l'enfer est purement réaliste et qu'elle ne se préoccupe que des résultats. Rapporte-nous de la pâture ou l'on te donnera toi-même en pâture.

Le seul passage constructif de ta lettre est celui où tu dis que tu espères tirer profit de la fatigue de ton protégé. Tout cela c'est très bien, mais cela ne te tombera pas du ciel. La fatigue peut produire une douceur étonnante, un certain calme intérieur et même quelque chose qui ressemble à des visions. Si tu as souvent vu des hommes, sous l'effet de la fatigue, succomber à la colère, à la méchanceté et à l'impatience, c'est qu'ils avaient affaire à d'habiles tentateurs. La chose paradoxale, c'est qu'une fatigue modérée offre un terrain plus propice à la mauvaise humeur que l'épuisement total. Ceci provient en partie de causes physiques et en partie d'un

autre facteur. Ce n'est pas la fatigue en soi qui produit la colère, ce sont les exigences de certains qui, souvent à l'improviste, viennent accabler un homme déjà à bout de forces. Or, ce qu'une personne souhaite, elle en vient très vite à le considérer comme un dû. Ce qui, au départ, n'était qu'une déception peut ainsi, avec un minimum d'habileté de notre part, être changé en un profond sentiment d'injustice. C'est uniquement quand la personne s'est résignée devant l'irréversible, quand elle ne s'attend plus à aucun secours et qu'elle ne cherche même plus à penser une demi-heure à l'avance, qu'une lassitude empreinte d'humilité et de douceur risque de l'envahir. Si tu veux que la fatigue de ton protégé produise les meilleurs résultats, il faudra donc que tu lui donnes de faux espoirs. Suggère-lui des raisons plausibles pour penser qu'il n'y aura plus de raids aériens. Aide-le à se remonter le moral en évoquant le bien-être qu'il éprouvera à être au fond de son lit la nuit prochaine. Augmente sa lassitude en lui faisant croire qu'elle passera bientôt, car, en général, les hommes ont l'impression de ne plus pouvoir supporter la tension au moment même où elle prend fin (ou bien où ils s'imaginent qu'elle prend fin). À ce propos, comme à propos de la lâcheté, il faut éviter à tout prix qu'il se donne à fond. Quoi qu'il dise devant les autres, qu'il soit résolu au fond de lui-même à ne pas supporter n'importe quoi mais à endurer ce qui lui arrive seulement « pendant un laps de temps raisonnable ». Et arrange-toi pour que ce laps de temps soit plus court que la durée probable de l'épreuve. Il n'est pas nécessaire qu'il soit beaucoup plus court. Lorsque nous nous attaquons à sa patience, à sa chasteté ou à son courage, c'est fort amusant de faire succomber l'homme à l'instant précis où, s'il l'avait su, le secours était à la portée de sa main.

J'ignore s'il y a des chances qu'il rencontre sa fiancée dans un moment de tension. Si tel devait être le cas, tire parti du fait que, jusqu'à un certain point, la fatigue rend les femmes plus loquaces et les hommes plus silencieux. On peut susciter, à l'aide de ce phénomène, pas mal de rancœur secrète, même entre amoureux.

Les scènes dont il est actuellement le témoin ne te fourniront sans doute pas une base adéquate pour une nouvelle attaque intel-

lectuelle contre sa foi – cela n'est d'ailleurs plus en ton pouvoir à cause de tes échecs antérieurs. Mais il reste un procédé que tu peux encore essayer pour toucher ses sentiments. Il consiste à lui faire sentir, quand il voit pour la première fois des restes humains collés contre un mur, que « c'est cela la réalité » et que toute sa religion n'est qu'une illusion. Tu ne tarderas pas à remarquer que nous avons complètement embrouillé les hommes sur le sens du mot « réalité ». Ils se disent l'un à l'autre, en parlant d'une expérience spirituelle remarquable : « Tout ce qui s'est passé, en réalité, c'est que tu as entendu de la musique dans un bâtiment éclairé » ; ici « réalité » veut dire les simples faits matériels, détachés de tous les autres éléments de l'expérience qu'ils ont faite. Par contre, ils diront également : « C'est bien beau de discuter de ce plongeon de haut vol, tandis que tu es assis ici dans un fauteuil, mais attends que tu sois là-haut et que tu voies ce que c'est en réalité » ; ici le mot « réalité » est employé dans le sens opposé, non pas pour qualifier les faits matériels (qu'ils connaissent parfaitement tout en étant assis dans leur fauteuil) mais l'effet que ces faits auront sur l'état émotionnel d'un homme. Les deux emplois du terme sont défendables. Mais il nous faut tâcher de maintenir les deux simultanément pour pouvoir donner au mot « réalité » sa connotation émotionnelle tantôt dans tel contexte, tantôt dans tel autre, comme cela nous arrange. Voici la règle générale que nous avons assez bien établie parmi les hommes : dans chaque expérience qui peut les rendre plus heureux ou meilleurs, seuls les faits matériels sont « réels », tandis que les éléments spirituels sont tous « subjectifs » ; dans chaque expérience qui peut les décourager ou les corrompre, les éléments spirituels constituent la réalité et les ignorer serait une dérobade. Ainsi, lors d'une naissance, le sang et les douleurs sont « réels », la joie que l'on éprouve purement subjective. Lors d'un décès, la terreur et la hideur de la mort révèlent ce qu'elle est « en réalité ». Ce que l'on trouve haïssable chez la personne que l'on hait est « réel » – en les haïssant, on voit les hommes tels qu'ils sont et on est déçu ; mais quand on trouve aimable la personne que l'on aime, on est dans une brume subjective qui cache le « vrai » fond d'appétit sexuel et d'intérêt économique. La guerre et la pauvreté

sont « réellement » horribles ; la paix et la prospérité sont de simples faits matériels au sujet desquels les hommes éprouvent certains sentiments. Ces gens s'accusent toujours les uns les autres de vouloir le beurre et l'argent du beurre. Mais grâce à nos efforts ils sont le plus souvent dans la fâcheuse situation où ils n'ont, finalement, ni beurre ni argent. Si tu manœuvres bien, ton protégé n'aura pas de difficulté à considérer son émotion à la vue d'entrailles humaines comme une révélation de la Réalité et celle qu'il éprouvera à la vue d'enfants heureux ou d'un temps radieux comme un simple sentiment.

Ton oncle affectionné

*Screwtape*

*Mon cher; mon très cher Wormwood,  
mon petit poupon, mon cochonnet,*

Quelle erreur, maintenant que tout est perdu, de venir pleurnicher et me demander si les termes d'affection dont j'ai usé pour m'adresser à toi ne voulaient rien dire dès le début ! Rassure-toi : mon amour pour toi et ton amour pour moi se ressemblent comme deux gouttes d'eau. J'ai toujours eu envie de toi, comme toi (pauvre bête) tu as toujours eu envie de moi. La seule différence, c'est que moi je suis le plus fort. Je pense qu'ils vont maintenant te donner à moi – ou du moins un morceau de toi. Si je t'aime ? Bien sûr. Le morceau le plus fin par lequel il m'aït été donné de m'engraisser !

Tu as laissé une âme te filer entre les doigts. Les hurlements de rage poussés par tous les affamés qui ont vu cette proie leur échapper sont répercutés par l'écho, en ce moment, à tous les niveaux du Royaume du bruit et parviennent jusqu'au fond, jusqu'au trône lui-même. Rien que d'y penser, j'en deviens fou ! Je sais parfaitement ce qui s'est passé au moment où ils te l'ont arraché. Les écailles lui sont tombées des yeux (n'est-ce pas ?) quand il t'a vu pour la première fois. Il a tout de suite compris que tu avais eu une certaine emprise sur lui, mais aussi que tu venais définitivement de la perdre. Essaie d'imaginer (et que ce soit le début de ton agonie) ce qu'il a dû ressentir à ce moment-là. C'était comme si la croûte tombait d'une vieille plaie, comme s'il guérissait d'un vilain psoriasis, comme s'il se débarrassait pour de bon d'un habit sale et mouillé qui lui collait à la peau. Par l'enfer, c'est déjà assez pénible de les voir, de leur vivant, ôter des habits tachés et gênants, barboter dans un bain chaud et grogner de plaisir en étirant leurs membres détendus. Que doit être ce dépouillement définitif, ce nettoyage complet ?

Plus on y songe, plus on en souffre. Il s'en est tiré si facilement ! Pas de soupçons qui s'éveillent progressivement, pas de verdict médical, pas de séjour en clinique, pas de salle d'opération, pas de faux espoirs de survie. Non, rien de tout cela, mais une libération instantanée, totale. Un moment, on aurait dit que c'était notre monde à nous : le sifflement des bombes, l'écoulement des maisons, l'odeur et le goût des explosifs sur les lèvres et dans les poumons, les pieds brûlants de fatigue, le cœur glacé d'horreur, la tête qui tourne et les jambes qui font mal. Le moment d'après, tout cela avait passé, comme un mauvais rêve, pour ne plus jamais avoir la moindre importance. Tu es battu, pauvre idiot, tes manœuvres ont été déjouées ! As-tu remarqué avec quel naturel – comme s'il était né pour cela – cette vermine terrestre est entrée dans la vie nouvelle ? Comment, en un clin d'œil, tous ses doutes lui ont paru ridicules ? Je sais bien ce que cette créature se disait en elle-même : « Oui, bien sûr, il en a toujours été ainsi. Tout ce qu'il y a eu de terrible a pris la même tournure : les choses sont allées de mal en pis, vous forçant dans un genre de goulot jusqu'au moment où, pensant que vous alliez être écrasé, vous vous êtes soudain retrouvé hors de la passe étroite, et tout était de nouveau bien. L'extraction devenait de plus en plus douloureuse puis, tout d'un coup, la dent était sortie. Le rêve tournait en cauchemar puis, brusquement, vous vous êtes réveillé. Vous mourez puis, tout à coup, vous êtes hors de portée de la mort. Comment ai-je jamais pu en douter ? »

Comme il t'a vu, il *les* a aussi vus. Je sais ce qui s'est passé. Tu as reculé, étourdi et aveuglé, plus grièvement blessé par eux que ton protégé ne l'a été par les bombes. Quelle déconfiture ! Que cet être de poussière et de boue ait pu rester debout et s'entretenir avec des esprits devant lesquels toi, un esprit, tu as dû t'aplatis ! Peut-être avais-tu espéré que l'effroi et l'étrangeté de la chose paralyseraient sa joie ? Mais la sale affaire, c'est que les êtres célestes sont étrangers aux yeux humains tout en ne l'étant pas. Jusqu'à cette heure-là, il n'avait pas la moindre idée de leur aspect, et il lui est même arrivé de mettre en doute leur existence. Mais en les voyant, il a su qu'il les connaissait depuis toujours et il a compris le rôle que chacun d'eux avait joué à tel ou tel moment de sa vie

alors qu'il se croyait seul, de sorte qu'il pouvait dire à chacun, non pas : « Qui es-tu ? », mais : « Ainsi, tout ce temps, c'était bien toi ! » Tout ce qu'ils ont fait et dit lors de cette rencontre évoquait des souvenirs. La vague perception de présences amies qui avait hanté ses moments de solitude dès sa tendre enfance s'expliquait enfin. La musique intime de ses expériences les plus pures qui s'effaçait chaque fois de sa mémoire y est enfin remontée. De les avoir reconnus l'a mis à l'aise en leur compagnie même avant que son corps eût cessé de remuer. Il n'y a que toi qui aies été laissé à l'écart.

Ce n'est pas eux seulement qu'il a vus. Il l'a aussi vu, *lui*. Cet animal, cet être engendré dans un lit, a pu le regarder, *lui*. Ce qui est un feu aveuglant et suffocant pour toi est maintenant pour lui une douce lumière, la clarté même, et revêt la forme d'un homme. Tu aimerais bien, si tu le pouvais, interpréter la prostration de ton protégé devant cette présence, son horreur de lui-même et sa parfaite conscience de son péché (oui, Wormwood, une connaissance bien plus précise que la tienne) en comparant tout cela aux sensations d'étouffement et de paralysie que tu éprouves chaque fois que tu es exposé aux effluves mortels qui émanent du cœur même du ciel. Mais c'est de la bêtise ! Il sera peut-être encore exposé à des souffrances, mais ces êtres-là embrassent carrément ces souffrances. Ils ne les échangerait contre aucun plaisir terrestre. Toutes les délices des sens, du cœur, de l'esprit avec lesquelles tu pouvais le tenter autrefois, même celles de la vertu, lui apparaissent maintenant comme les charmes écœurants d'une prostituée grossièrement maquillée à un homme qui vient d'apprendre que celle qu'il a aimée toute sa vie et qu'il croyait morte est en vie et se trouve à sa porte. Il est transporté dans un monde où la souffrance et la joie prennent une valeur infinie qui bouleverse toute notre arithmétique. Une fois de plus, nous sommes en présence de l'inexplicable. Outre celui de tentateurs incapables comme toi, le plus grand fléau qui puisse nous frapper est l'échec de nos services d'espionnage. Si seulement nous pouvions connaître ses véritables intentions ! Hélas, hélas ! Pourquoi nous faut-il la connaissance, une chose si détestable et si insipide en soi, si nous voulons avoir le pouvoir ? Parfois, je suis au bord du désespoir. La seule chose qui

me soutient, c'est la conviction intime que notre réalisme, notre rejet (malgré toutes les tentations) de tout ce fatras et de ces fadaises doit triompher en fin de compte. En attendant, j'ai des comptes à régler avec toi. Je signe donc en toute sincérité.

Ton oncle de plus en plus affectionné – et vorace  
*Screwtape*





*Du même auteur aux éditions Raphaël*

L'Abolition de l'homme  
Le Grand divorce  
Lettres à Malcolm  
Le Problème de la souffrance  
Les Quatre amours  
Réflexions sur les Psaumes  
Surpris par la joie

## C. S. Lewis **Tactique du diable**

Par le jeu d'une mise en scène originale, C. S. Lewis donne la parole à un vieux démon tentateur qui fait part de son expérience à une nouvelle recrue. Screwtape, le démon expérimenté propose à Wormwood, le jeune démon une véritable stratégie de sabordage afin de mettre en péril la foi d'un jeune chrétien. Ainsi, grâce aux multiples pièges qu'il lui tend, il tente d'entrainer sa victime sur la mauvaise pente. Et pour que la leçon soit complète, Screwtape lui fait part de sa parfaite connaissance des détours secrets de l'âme humaine : combien fragiles sont les bonnes résolutions ! Que de défauts intimes se cachent derrière les apparentes qualités !

Mais Screwtape doit bien avouer que tous les démons de l'enfer sont démunis face à l'amour inconditionnel de Dieu et à son inépuisable capacité à pardonner. Aussi sa tentative pour soustraire sa victime à la protection divine sera finalement mise en échec.

L'approche humoristique de C. S. Lewis n'enlève rien à la finesse et à la pertinence de sa réflexion et nous nous reconnaissons sans peine dans le miroir qu'il nous tend. La lecture de ce chef d'œuvre de C. S. Lewis nous révèle – derrière la façade qui la cache – notre véritable identité et – derrière les caricatures qui le masquent – le vrai visage du Malin.

La définition de l'enfer comme incompréhension radicale de l'amour est une des idées majeures de *Tactique du diable*, un livre qui n'a pas fini de nous donner à penser.

*Irène Fernandez*

*C. S. Lewis est né à Belfast en 1898. Il fut professeur de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance à Oxford, où il fréquenta J. R. Tolkien. Doué d'un esprit exceptionnellement brillant, servi par une redoutable logique et un style sobre et concis, il connut une très grande popularité dans les milieux anglophones. Ses œuvres de fiction, notamment Les chroniques de Narnia, jouissent d'un immense succès.*

ISBN 978-2-35614-027-2



9 782356 140272

[www.editions-empreinte.com](http://www.editions-empreinte.com)

16,20 €